

Université des Femmes



CHRONIQUE

N° 4

mai/juin 1983
périodique bimestriel

Greenham Common

Travail ménager

Femmes soviétiques

Chronique

place Quetelet, 1a
1030 Bruxelles
Tél. 02/2196107

Equipe

Françoise Hecq
Martine La Haye
Hedwige Peemans-Poullet
Geneviève Simon
Christine Jonckheere
Edith Rubinstein
Suzy Deigner
Anne Kervyn
Nadine Plateau
Nadine Masselos
Fanny Filosof
Madeleine Denis
Marina De Ridder
Anne Van Seymortier
Geneviève Braun

Mise en page
Chantal Bouly

Photocomposition
Johan Buyens

Impression
I.D.I.
15, rue du Méridien
1030 Bruxelles

Chronique paraît 6 fois l'an

Chronique est envoyée aux abonnés.
Abonnement : 500F par an,
compte CGER 001-1118659-34.

Chronique est en vente au numéro
à Bruxelles dans les librairies
La Rabouilleuse
Dulle Griet
Librairie de Rome
Libris
Corman
Macondo

Chronique peut, sur demande adressée
à l'Université des Femmes, vous être
envoyée par la poste.
Prix par numéro : 150F,
compte CGER 001-1118659-34.

Chronique est éditée avec l'aide
de la **CGER**

Les Rabouilleuses
221 Chée d'Ixelles-1050 Bruxelles
T. 021648 43 18

RoSa
62 Bondgenotenstraat-1190 Brussel
T. 02134.7 24 77

Les activités de l'Université des Femmes
sont réalisées avec l'appui du Ministère
de la Communauté Française et de la
Commission Française de la Culture.

Chronique est le magazine
de l'Université des Femmes.

Elle contient :

- des articles généraux sur la condition
des femmes en Belgique et ailleurs,
des interviews, des reportages,...
- aussi des renseignements sur le
programme de l'Université des Femmes
(dates, présentation des cours, éléments
de bibliographie, comptes rendus,
réflexions, échos des débats,...) et sur
le Centre de documentation (livres
acquis et reçus, critiques de livres,...)
- enfin, toutes les petites informations
que nous cherchons partout : les livres
importants récemment parus, l'évolution
de nos luttes, des repères sur les lois,
des positions politiques,...
- et, pour marier le sérieux et l'agréable,
des petits faits, à croquer comme
des zakouskis...

Dans **Chronique**, vous pouvez prendre
la parole. Ecrivez-nous.

Activités de l'Université des Femmes

Cours

Thème : "Le pouvoir".
Voir le programme dans la Chronique,
page 5.

Lectures. Rencontres.

Le premier mardi du mois, à 12h 15.
Présentation et discussion de livres
récents (animé par Martine La Haye).

Groupes de réflexion

Des groupes de réflexion sont créés
sur demande. Un groupe "Femmes et
tiers monde" est prévu.

Centre de documentation

La bibliothèque est ouverte tous les jours
sauf le samedi, de 12h à 17h. Le jeudi
elle est ouverte jusqu'à 19h.
Consultation de livres, revues,
documents, bibliographies.
Informations et assistance pour travaux
et mémoires.

Renseignements pratiques

Sauf indication contraire, toutes les
activités ont lieu dans les locaux de
l'Université des Femmes
place Quetelet, 1a
1030 Bruxelles
Tél. 0212196107

Participation aux frais

Pour toutes les activités
de l'année : 1.500F.
Par séance : 100F.





En veuves-tu en voilà...

Il y a quelques années **déjà**, tu avais quitté les bancs de l'école. Après avoir accompli l'un de ces fameux «stages de jeunes» si profitables aux employeurs mais qui a fait perdre à ta mère, divorcée et chômeuse, sa qualité de «chef de ménage»), tu as erré dans l'un ou l'autre de ces bureaux de pointage pour te retrouver, avec une chance que tu as su apprécier, dans un contrat de C.S.T. pour une durée maximale d'un an.

Tu as alors décidé d'aller vivre avec ta sœur qui est en chômage et est tombée au rang de «**cohabitante**» tandis que votre mère retrouvait son statut de «**chef de ménage**» ce qui lui était bien nécessaire pour élever votre plus jeune frère.

Un peu plus tard tu as trouvé un emploi définitif à temps plein. Perle rare que tu conserves à n'importe quel prix.

Mais voilà qu'un jour, au seuil du printemps, quand partout la sève monte aux faîtes et aux têtes, tu as rencontré un jeune homme dont la phallocratie «**modern style**» est habilement occultée par un vêtement **artistico-écolo-progressiste**. Et vous avez décidé - un moment de tendresse est si vite arrivé - de convoler en justes noces parce que comme nos gouvernements successifs, vous devenez chaque jour de plus en plus «**gezinsvriendelijk**».

Erreur ! Ce petit moment d'abandon va te coûter cher !

Le fisc va se présenter - cumul - au bas de votre feuille de contribution et vous réclamer un supplément d'impôts qui va s'élever à quelque 60.000 frs par an puisque tu es secrétaire et que ton mari est employé.

Vous commencez péniblement à comprendre que Martens I, II, III, IV, V n'apprécient pas que, dans la crise actuelle, vous n'achetiez qu'un frigo pour deux, une cuisinière pour deux, un bain pour deux... Alors que chacun chez soi, cela fait tourner les affaires.

Vous entamez un divorce fiscal, ce qui vous coûte assez cher et se termine par un divorce tout court.

Tu retournes alors vivre avec ta sœur. Vous avez maintenant toutes les deux un travail à temps plein et ne payez pas de cumul fiscal tout en n'ayant pas dû vous acheter tout en double. Pendant cette période faste ta sœur est devenue mère célibataire. Peu de temps après, elle est mise en chômage. Après un an de chômage, elle te demande de «**faire tes valises**») sans quoi elle va perdre au moins 20 % de ses allocations, et plus encore par la suite.

Tu vas alors vivre seule, fière de sauver le pays en consommant plus d'appareils électroménagers, d'électricité, etc...

Mais peu de temps après, ton patron décide que le travail à temps partiel c'est formidable pour les femmes. La F.E.B. l'a dit et d'ailleurs on le voit sur les affiches du Ministre de l'Emploi et du Travail à temps partiel. Il te propose - tu es libre - de continuer à faire le même travail. C'est ça ou la porte. Tu es libre et ne sais que décider. Avec un demi salaire, pas moyen de vivre et tu l'expliques courageusement à ton patron qui semble planer au-dessus de tout ça. Avec un sourire paternel ton patron montre sa compréhension. Il dit que le travail à temps partiel c'est surtout fait pour les femmes mariées, qu'il n'y peut rien si tu es demeurée célibataire et si tu as besoin de ton travail pour vivre. Ça c'était pour le XIX^e siècle ! Il te conseille le mariage.

Chose dite chose faite. Que ne ferait-on pour garder un demi-job ? Tu retournes donc chez ton ancien mari, devenu aujourd'hui un cadre sonnante et trébuchant. Il est prêt à revivre avec toi. Mais avec ce que tu gagnes à mi-temps, et dois dépenser pour faire garder les enfants (qui vont venir) et les trajets, et les contributions... il te conseille plutôt de rester à la maison. Le tour est joué. D'un demi-travail tu es tombée dans un plein mariage. Deux enfants coup sur coup te permettent de jouir de ta nouvelle vie de ((Cendrillon sans **complexe**)).

Mais **voilà** que ton mari meurt. Tu pleures beaucoup. Très malheureuse. Puis tu passes **lente-ment aux** comptes. Pension de survie, prime d'assurance-vie, doublement des allocations **familiales tombent** sur la table. Pas mal. Mais comme tu souhaites te réinscrire dans la vie **sociale** et que tu songes à retravailler, tu découvres, avec surprise, que tu peux exercer une **activité** professionnelle jusqu'à concurrence de quelque 24.000 frs par mois. Tu retournes alors **chez ton ancien** patron qui trouve ta situation digne d'intérêt, t'ouvre les bras de ses bureaux et te donne le mi-temps idéal pour une veuve...

Jamais tu n'as été aussi à l'aise. Tu n'en reviens pas. Alors que tu as fait les mêmes études que ta sœur et que, comme elle, tu vis seule avec deux enfants (elle est toujours mère célibataire) et que, comme elle, tu travailles à mi-temps (elle a dû accepter un mi-temps pour échapper au **chômage**) tu disposes maintenant de revenus quatre fois supérieurs aux siens. Tu ne peux toujours pas aller vivre avec ta sœur qui perdrait son statut de «**chef de ménage**». Tu lui conseilles donc de devenir veuve également, ce qui, sans pénalisation aucune, ni fiscale ni sociale, vous permettrait de vivre ensemble et vous donnerait des allocations familiales doublées.... Mais ta sœur s'obstine à rester célibataire. Décidément, elle ne comprend rien à la politique (de Martens I, II, III, IV, V...)

SOMMAIRE

L'équipe de Chronique	2
Pré-texte	3
Programme	
de l'université des Femmes	5
Reportage:	
Les femmes soviétiques	6
A voir:	
Camille Claudel	
"Les bons débarras"	9
Marianne Berenhout	10
Les sauvettes d'Edith...	
et les autres	12
Féministes	
Le travail domestique	14
Greenham Common	17
Femmes contre la crise	21
Attentives	22
Lire	26
Incomplètes	31

DEBAT PUBLIC



*Et pour
les femmes?*

Salle de conférences de la Madeleine
25, rue St-Jean - 1000 Bruxelles

30/4/83 de 14h à 17h

«Et pour les femmes?
Travail - Revenus - Droits sociaux
de plus en plus limités
ou même supprimés...»

«Ce débat
de concert avec
la place Dufour - 1000 Bruxelles
à 14h - 17h»

CALENDRIER Mai/Juin

Samedi 7 mai à 10h30

1a Place Quetelet 1030 Bruxelles

«**LA DEPENDANCE**»

par Albert Memmi, professeur à l'Université de Paris X et vice-président du Pen-Club, auteur, notamment, de «Portrait du Colonisé», le «La Statue de Sel» et de «La Dépendance». L'œuvre d'Albert Memmi est traduite dans une quinzaine de pays et a obtenu les prix de «Carthage» (Tunis), «Fénéon» (Paris) et «Simba» (Rome).

Qui est dépendant ?

Nous sommes tous, chacun à sa manière, dépendants.

De qui, de quoi peut-on être dépendant ?

A peu près de n'importe quoi, de n'importe qui. Il n'y a là aucun paradoxe.

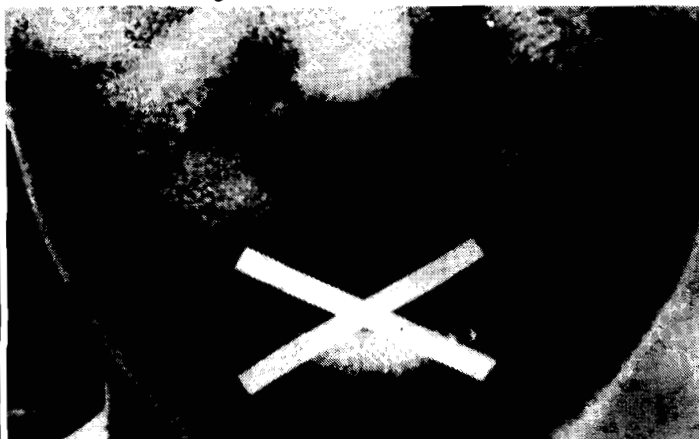
Albert Memmi montre que la dépendance éclaire d'une manière inattendue la décolonisation aussi bien que les relations entre les sexes.

Jeudi 19 mai à 20h30

1a Place Quetelet 1030 Bruxelles

«**LA FEMME DANS LA PENSEE DE LACAN**»

par Anika Lemaire, psychanalyste, auteur de «Jacques Lacan» Edit. Mardaga.



Jeudi 26 mai à 20h30

1a place Quetelet 1030 Bruxelles

«**FEMMES ET LANGAGES**»

par Patricia Niedzwiecki, qui fait une recherche sur la discrimination sexiste dans le langage parlé comme dans la langue écrite.

Jeudi 9 juin à 20h30

1a place Quetelet 1030 Bruxelles

«**LA NOUVELLE THEOLOGIE DES FEMMES**»

par Anne Morelli, assistante à l'Institut d'Histoire du Christianisme de l'université Libre de Bruxelles.

Dans la foulée de Vatican II de nouvelles formes de théologie se sont développées (théologie des noirs, théologie de la libération...), prônant la revalorisation et la libération de ceux qui, dans l'Eglise traditionnelle étaient normalement marginalisés.

Des femmes, influencées par leur propre mouvement de libération, ont remis en cause, dans ce contexte, la place que l'Eglise leur réserve.

Le mouvement, né au sein de la théologie américaine, mais qui a largement débordé en Europe (notamment en Italie) interpelle aussi les croyants sur des points de doctrine. Si Dieu existe, n'est-Elle pas une Femme ?



Jeudi 16 juin à 20h30

1a Place Quetelet 1030 Bruxelles

«**LE POUVOIR DE LA SEDUCTION**»

par Christine Jonckheere, membre de l'Université des Femmes, Sociologue.

Les féministes refusent la séduction.

Pourquoi ? par crainte du séducteur, par souci d'«authenticité» ? Vécue comme une tromperie, en cela bafouée par la morale et les religions, la séduction n'est pourtant qu'un moyen.

Mais pour quelles fins ?

N'y a-t-il pas d'autres alternatives que Don Juan ou Marilyn Monroe ?



Jeudi 23 juin à 20h30

1a place Quetelet 1030 Bruxelles

«**OU SONT LES FEMMES DANS LES MEDIAS ?**»

par Fanny Filosof, membre de l'université des Femmes, kinésiste.

Autour d'une table ronde nous demanderons aux femmes journalistes :

- quelle place elles occupent dans les médias «mixtes» ?
- comment passe l'information quand elle concerne les femmes ?
- comment se fait-il que les femmes se reconnaissent si peu et si mal dans l'information ?
- les médias nous enferment-ils dans des rôles conventionnels ou participent-ils, par leur contenu, à l'émancipation des femmes ?

Là aussi, mais autrement... Les femmes soviétiques

«Des femmes ça ! Ma concierge a l'air d'une grande dame à côté d'elles» : l'objectivité est rarement de mise en abordant l'URSS mais cet abbé parisien, jugeant toutes les femmes soviétiques du haut de son autocar Intourist est un modèle du genre. A mettre dans le même sac que nos professeurs d'humanités qui utilisaient l'image de la «travailleuse de choc soviétique», asphalteuse ou poseuse de rails de préférence, pour illustrer le danger de déféminisation qui guettait notre sexe en réclamant l'égalité entre hommes et femmes.

En fait, au-delà des clichés véhiculés par les deux bords, la femme soviétique connaît des préoccupations et des problèmes communs à toutes les femmes du monde tant il est vrai qu'aucun système ne vient à bout ni des réalités physiques comme la maternité ni de traditions et mentalités.

Par contre, l'histoire du pays, un système politique, social et économique répondant à des priorités et des mécanismes particuliers, ont donné à la femme soviétique une place spécifique dans cette société, dans sa famille, face à l'homme.

Encore faut-il s'entendre sur le terme «femme soviétique»). Bien que jouissant des mêmes droits constitutionnels, les femmes musulmanes et asiatiques vivent des situations concrètes différentes de celles vécues par les femmes de la partie européenne. Et, entre les deux, les femmes du Caucase et du Sud vivent dans une société où les rapports avec les hommes restent empreints d'une tradition qui rappelle celle en vigueur dans les pays chrétiens du bassin méditerranéen. Les chiffres cités concerneront toutes les femmes mais les situations vécues uniquement les «européennes» (pays baltes, Russie, Biélorussie, Ukraine).

Tradition et révolution

Dans toute l'histoire russe, la femme reste partie prenante d'un monde étrangement matriarcal sous forme de patriarcat. Un monde essentiel-

lement communautaire, où la femme compte plus sur l'aide de la communauté féminine que sur celle du mari qui participe avec les autres hommes aux grandes décisions, où le couple vit au sein d'une famille très large.

Comme dans les autres sociétés rurales, la femme a un rôle économique. La religion orthodoxe qui permet à ses prêtres d'être mariés et pères de famille, moins obsédée par le rôle pernicieux de la femme et la virginité de la Sainte Vierge, a certainement une influence sur la conception de la femme. Enfin, détail dont l'importance peut être discutée mais révélateur, la femme a un nom de famille décliné au féminin et ce nom de famille étant très peu utilisé elle est désignée par un prénom et un patronyme inchangés quel que soit son état civil.

Les femmes furent actives dans tous les mouvements d'opposition, libéraux, socialistes ou terroristes, où l'émancipation de la femme était une composante de la libération de toutes les classes sociales opprimées par le tsarisme.

Le 23 février 1917, étape essentielle vers la révolution d'octobre, les femmes lassées des tergiversations et déchirements des organisations politiques, s'organisent seules et manifestent le jour de la fête des femmes ouvrières au cri de «la paix, du pain, la fin de l'autocratie» entraînant dans leur sillage les ouvriers et les soldats.

Logiquement, le nouveau code donne forme aux acquis révolutionnaires : femme égale juridique de l'homme, droit au divorce, aux congés de maternité avec compensations financières pour la femme travailleuse et la femme de travailleur, nombreux articles du code du travail protégeant la femme et ses droits...

Nouveaux rôles

Mais c'était l'époque où les journaux étrangers brossaient un tableau apocalyptique de la nouvelle Russie et, s'il fallait quelques concessions pour atté-



nuer cette image de marque déplorable, autant remettre en cause l'union libre, le droit instantané au divorce et à l'avortement, à la liberté sexuelle que toucher aux acquis essentiels de la révolution. D'autant plus qu'il faut des bras donc une politique nataliste.

Aujourd'hui, nous le verrons plus loin, l'équilibre entre la théorie et la pratique est toujours fragile dans un pays à la recherche d'une nouvelle politique familiale, évitant les frustrations de femmes élevées dans l'idée qu'elles sont les égales des hommes devant une réalité différente et assurant une natalité suffisante. Dans ce pays où le Code civil et la Constitution ignorent la notion de chef de famille, la presse qui aime les articles «polémiques» c'est-à-dire destinés à provoquer la discussion parle depuis plusieurs années déjà des rôles dans la famille, de leur redistribution, de femmes qui réclament une éducation à l'égalité dans les écoles (partage des tâches ménagères, éducation des enfants) estimant que l'égalité d'accès aux études et aux professions ne peut suffire. Mais cette presse parle aussi des «nouveaux hommes» qui préfèrent rester célibataires ou divorcés, dépenser seuls leur argent, sortir avec leurs amis sans se faire agresser par leur femme au retour, faire du sport le soir au lieu de faire la file au magasin, bref se la couler douce.

Une formation égalitaire

Aucun problème pour faire les études - gratuites - de son choix et, chez les jeunes, les femmes ont en moyenne une éducation plus poussée que les garçons. En 1982, les jeunes filles constituent 69 % des étudiants des écoles supérieures d'instruction, des beaux-arts, du cinéma ; 64 % de celles d'économie et de droit ; 57 % de celles de médecine et d'éducation physique. Dans les établissements d'enseignement secondaire spécialisé, on trouve plus de 80 % de femmes dans les collèges d'économie et de droit, plus de 40 % dans l'industrie et le bâtiment,



38 % dans l'agriculture. Des enquêtes récentes montrent que les jeunes ne font pas intervenir la notion de sexe au moment du

choix des études, que garçons et filles attribuent le même prestige aux mêmes professions et boudent les deux mêmes secteurs : l'agriculture et les services. Mais les filles estiment souvent que les études permettent non seulement de trouver un bon métier mais de s'affirmer socialement et culturellement.

Une fois au travail, la moyenne des salaires féminins est inférieure à la moyenne des salaires masculins car des secteurs restent largement féminisés (textile, soins et éducation des jeunes enfants, services, enseignement, médecine) alors que des secteurs mieux payés restent ouverts essentiellement aux hommes (armée, ouvrier sur les grands chantiers, ou simplement chauffeur de taxi). De plus, en grimpant dans la hiérarchie, les femmes disparaissent. Des usines à main d'œuvre féminine à 80 % ont un directeur ! Car si 93 % des femmes en âge de travailler ont un emploi et qu'elles constituent la moitié de tous les ouvriers et employés, il n'y a que 4.000 directrices d'importantes entreprises industrielles.

Alors qu'il y a 71 % de femmes parmi le personnel enseignant primaire et secondaire, 30 % seulement des écoles secondaires ont une directrice. A l'échelon supérieur, 40 % des chercheurs soviétiques sont des femmes, 111.200 ont un grade d'agréé universitaire et près de 3.000 sont membres titulaires d'une académie. Dans les fonctions dirigeantes politiques et syndicales, on trouve un tiers de femmes. Lors du premier semestre 1980, 49,5 % de femmes ont été élues aux soviets locaux avec peu de différence d'une république à l'autre. Aux soviets des républiques, le pourcentage va de 35 % en République fédérative de Russie à 39,8 % en Azerbaïdjan.

Inégalité accentuée par le mariage

La différence de chance réelle se manifeste donc après les études. Or, au cours des deux dernières décennies, le temps de formation s'est allongé, reculant

l'accès à la vie active mais pas au mariage : on continue à se marier très jeune en URSS et à avoir très vite son premier enfant, même en poursuivant ses études. Il suffit de se promener en fin de semaine dans les parages du monument aux héros de la guerre, ou les jeunes mariées viennent traditionnellement déposer leur bouquet, pour voir défiler des couples si jeunes qu'ils ont des airs de premiers communiant. Ou bien d'aller dans un parc voir ces papas si jeunes qu'ils ont l'air de promener leur petit frère. Car les jeunes conjoints ont souvent le même âge. La moitié des jeunes filles se marient avant 25 ans et la moitié des enfants sont nés avant les 25 ans de leur mère.

L'enfant pendant les études pose déjà un problème à la jeune mère qui se tourne souvent vers les cours du soir, de valeur égale aux cours du jour. Mais il pose surtout un problème pour permettre à des jeunes mères, nouvellement arrivées sur le marché du travail, que le passage brutal d'une société rurale à une société urbaine prive de l'aide de la grand-mère, qui ont souvent des mères qui ne sont pas encore pensionnées, de mener de front deux tâches lourdes qu'elles abordent en même temps. D'ailleurs, le niveau d'instruction de la femme a peu d'influence sur le taux de natalité surtout en ville : elle fait baisser le nombre d'enfants de 0,26 à la campagne, de 0,04 en ville, de 0,01 à Moscou.

Théorie et pratique

La première solution est donc dans une législation adéquate. A la naissance, la législation prévoit - depuis 1970 - 112 jours

consécutifs de congé rémunérés pouvant être prolongés sans solde jusqu'à ce que l'enfant ait un an. La mère d'enfants de

moins de 16 ans peut travailler à mi-temps si le chef d'entreprise y consent et depuis le 1 décembre 1973, la loi prévoit 7 jours d'absence rémunérés pour garder un enfant malade de moins de 14 ans et 10 jours pour les mères célibataires, veuves ou divorcées avec un enfant de moins de 7 ans. La mère célibataire perçoit des allocations pour ses enfants de moins de 12 ans.

Mais, en URSS comme ailleurs, ce type de lois garantit le travail mais pas la carrière car aucune direction n'apprécie les absences pour cause de rougeole. Donc, ce qui intéresse surtout les femmes c'est un réseau de crèches, de jardins d'enfants, de garderies dans les écoles après les heures de classe. Or, malgré un effort colossal, l'offre ne suit pas la demande.

L'Etat a beau construire 33 % de crèches supplémentaires en 15 ans, faire passer le nombre de places dans les établissements préscolaires de 7,7 millions en 1965 à 15 millions en 1982, prévoir de faire passer le nombre de crèches de 2,5 à 2,8 millions de 1981 à 1985, le retard n'est toujours pas comblé. Car il faut construire du neuf, agrandir et moderniser ce qui existe pour s'adapter aux nouvelles méthodes éducatives, notamment diminuer les normes (20 enfants en théorie, souvent le double).

Les parents réclament aussi plus de souplesse : de petites unités dans les immeubles, un équipement parallèle à la construction de logements, une « bourse d'échanges » en cas de déménagement.

On ménage d'autant moins les efforts que les absences pour maladie représentent 11 % du temps perdu total et que les 7 % de femmes qui ne travaillent pas y renoncent soit par manque d'infrastructure adéquate de garde des enfants, soit parce

qu'elles ont suivi le mari dans un endroit sans emplois féminins adaptés (les nouveaux chantiers, par exemple).

Elever des enfants seule

Résoudre le problème posé par la garde des enfants est d'autant plus important que les parents divorcent, après une procédure très simple et sans frais, souvent à la demande de la femme et souvent à la suite de difficultés liées à l'alcoolisme du mari. Un mariage sur trois se termine par un divorce dont 1/3 chez un couple marié depuis moins d'un an, un autre tiers marié depuis moins de cinq ans, avec un taux plus élevé que la moyenne en Lettonie, Estonie, Russie et Ukraine. Seulement la moitié des divorcées se remarient, surtout celles qui n'ont pas d'enfants tandis que l'on enregistre une tendance à ne pas se remarier chez les divorcés.

Comme après la guerre, et pour des raisons différentes, le pays compte de nombreux enfants sans père, car le mari disparaît facilement dans la nature, sans payer la pension alimentaire (63,3 % des couples perdent tout contact après le divorce, 90 % des plaintes déposées en justice en Biélorussie concernent le non paiement de pensions alimentaires). A cela s'ajoutent des difficultés financières, car deux salaires sont souvent nécessaires pour vivre pas trop mal. Mais paradoxalement, 90 % des femmes divorcées pour cause d'alcoolisme voient leur situation financière améliorée (prix de l'alcool, absentéisme).

De toute manière, ces familles de 3,5 personnes en moyenne (3,3 en ville et 3,8 à la campagne), seule ou mariée, il faut les faire vivre dans des conditions matérielles moins favorables que les nôtres. C'est pourquoi les femmes réclament de plus en



plus - et obtiennent - des services à l'intérieur de l'usine : crèches, camps de vacances pour les enfants et elles-même, polycliniques, cantines, magasins d'alimentation et de produits courants. Car des enquêtes récentes ont montré que la femme consacre chaque jour de 4 à 5 heures au travail domestique, à faire les courses, aller au lavoir, etc.

Comment s'étonner donc que mariage et maternité provoquent chez une femme sur huit un changement de travail (lieu, métier ou fonction).

Toutes ces difficultés sont reconnues par les autorités, les journaux et la littérature abondent de témoignages.

Une société féminisée de force

Ceci dit, la spécificité de la femme soviétique ne peut se limiter aux particularités d'un régime politique et à des statistiques. Il faut, pour la comprendre, reculer dans l'histoire.

Si on n'a jamais inventé rien de plus radical que la guerre pour émanciper les femmes, on s'est empressé de les renvoyer ensuite dans leur foyer. L'URSS avec 20 millions de morts et 10 millions de mutilés ou estropiés, un territoire dévasté, va exiger des femmes à la fois une fonction de reproduction et de production : un lourd fardeau dont toutes les femmes qui ont connu cette époque gardent les traces. Une femme nouvelle, consciente de sa force et de son autonomie, à

qui la révolution avait déjà octroyé une série de droits inconnus à l'époque, va émerger de l'après-guerre.

Dans une société privée de toute une tranche d'âge masculin, la femme qui avait été mariée va découvrir qu'elle peut très bien se passer d'un homme dans la maison. Elle cotoie pourtant d'autres femmes qui n'auront pas la possibilité de se marier - trop jeunes avant la guerre, trop vieilles et concurrencées par les plus jeunes après - et vivront très mal cette solidarité forcée. Tandis que les hommes à marier, devenus denrée rare, vont profiter de cette loi du marché qui veut que, en cas de pénurie, même la mauvaise qualité trouve preneur.

Toute l'éducation des enfants va se ressentir de cette situation particulière. Des filles qui ont vu leur mère ou les femmes autour d'elles matériellement indépendantes, payer leur tribut à la féminité en supportant les défauts du mari plutôt que de rester seule. D'autres qui les ont vues expulser un mari invivable et s'en porter mieux. Des mères qui, après ce qu'elles avaient vécu, se sentaient capables de tout affronter, mais espéraient quand même mieux pour leur fille, qui leur ont appris par exemple à saisir le «bon» mari au passage car il n'y en aurait pas pour tout le monde. La chasse au mari dans les années 50 est remarquablement illustrée dans le film «Moscou ne croit pas aux larmes»). Et il en reste quelque chose chez les femmes de 25-30 ans célibataires qui ont

parfois l'impression d'être des «laissées pour compte» même si elles ont un métier passionnant.

Imbriquées dans toutes ces contradictions, les filles ont rencontré les garçons élevés dans ces conditions matérielles et affectives difficiles et en plus dans un monde essentiellement féminin, voyant toutes les difficultés aplanies devant eux, assurés que quelles que soient leurs fautes, il y aurait toujours une femme (maman, grand maman, sœur, tante, voisine) pour pardonner.

Des conjoints autonomes

Tout ce contexte explique que la «guerre des sexes» n'obéisse pas là-bas aux mêmes règles que les nôtres. Les femmes traitent volontiers leur mari de «parasite» ou de «fainéant», voire de «bouche inutile»), alors que les hommes présentent leur femme comme une «mégère» qui leur «a mis le grappin dessus» ou qui «les étouffe»). Elle crie - il s'enfuit, serait le thème de la comédie de mœurs locale. En fait, pour un occidental, le couple soviétique paraît étrange. Il n'est pas cette structure sociale qui se déplace par deux, rencontre des amis du couple, sort entre couples. La femme et l'homme ont leurs propres amis, d'école ou de travail, leurs loisirs, éventuellement leurs voyages d'études, leurs vacances parfois, sans que cela pose problème, à eux ou à l'entourage. Ceux qui ont été en contact avec les occidentaux jugent leurs couples «étouffants». «Comment les femmes occidentales peuvent-elles toujours parler de MON mari, MES enfants ?», me demandait un jour une amie. «Moi je vis avec eux, je n'en fais pas un sujet de conversation)).

En fait, tout se passe comme si les deux piliers de la vie affective étaient l'amour-passion et l'amitié, une amitié solide comme le roc. La vie conjugale trouve sa place ensuite.

Et les rapports entre hommes et femmes sont aussi bien différents, facilement empreints d'une camaraderie sans équivoque. Peut-être tout simplement parce que les standards de virilité populaires concernent plus le nombre de verres que l'on peut ingurgiter que le nombre de femmes que l'on peut amener dans son lit. C'est toujours inté-

ressant à savoir pour les étrangers qui, en évitant le satyre local et les «modernes» qui voient les occidentales à travers un Playboy acheté dans un aéroport quelconque ou la lecture du «Parrain» (un must soviétique), peuvent se laisser inviter au cinéma, au restaurant, à danser, ou à découvrir un coin de la ville non prévu au programme sans craindre pour leur vertu. Et si les choses évoluent, il leur appartiendra de dire oui ou non mais le choix viendra d'elle, sans mélodrame en cas de non.

La nouvelle famille

Les enfants constituent en fait le partage essentiel de la vie du couple, dans une société où l'enfant est roi. Depuis peu, on assiste d'ailleurs à une volonté politique de redéfinition de la famille comme lieu éducatif, comme droit privilégié pour apprendre la vie, et à une tentative d'aider les couples à résoudre leurs difficultés sans recourir d'office au divorce. Des centres de conseil pour couples en difficulté ont été créés surtout dans les grandes villes de même que des centres de consultation pour jeunes mariés. Il y a aussi des essais timides pour introduire les cours de préparation au mariage dans les classes terminales. Mais le planning familial par exemple reste essentiellement une affaire de femmes dans un pays où l'avortement n'est ni tabou ni difficile d'accès mais où malheureusement il sert trop souvent de correctif au manque de contraceptifs sérieux et en quantité suffisante.

Pour résoudre le problème des célibataires «forcés», on a même vu des journaux des pays baltes tenter une expérience de petites annonces matrimoniales.

Tout se passe donc comme si les femmes soviétiques, qui ont gardé d'une société séculièrement communautaire un sens d'appartenance au «groupe femmes»), subissaient plus que les hommes les déficiences du régime mais profitaient aussi plus qu'eux de ses originalités. Et elles peuvent s'appuyer sur une solidarité féminine profonde, que j'ai souvent enviée, héritée sans doute de ce ((patriarcat matriarcal)) du passé dont le présent reste si imprégné.

Nina Bachkatov

a la rencontre de Camille Claudel...

Actuellement, le chemin obligé pour rencontrer Camille Claudel passe par le livre et la pièce de théâtre d'Anne Delbée. Anne Delbée a eu le grand mérite de sortir de l'ombre, après plus de septante années d'oubli, une femme exceptionnelle : Camille Claudel. Avec passion elle a entrepris «*de ne pas la laisser à l'asile, de ne pas la laisser mourir*».

Pour ce faire, Anne Delbée a consulté les archives, les documents que lui remis la famille Claudel, les écrits, les critiques de l'époque, les lettres de Camille écrites pendant les trente années d'asile. Elle a aussi recherché Camille à travers l'œuvre de Paul Claudel.

Camille Claudel est née en 1864, elle est l'ainée des enfants d'une famille bourgeoise, son père est fonctionnaire, son frère Paul est de trois ans son cadet. Dès son adolescence, Camille sculpte et dessine. A 17 ans, elle entre dans une académie de sculpture, un atelier réservé aux jeunes filles, selon la coutume de l'époque. Quatre ans plus tard, son professeur lui conseille de poursuivre ses études dans l'atelier de Rodin. Deux ans plus tard, elle collabore à l'œuvre de Rodin, elle est praticienne, seule femme dans une équipe d'hommes de métier. A cette époque, Rodin est un artiste au sommet de sa gloire, les commandes affluent. Pendant plus de dix ans il va produire ses plus grands chefs-d'œuvre : baiser, les bourgeois de Calais, le Balzac... Pour réal-

iser cette somme énorme de travaux, l'énergie d'un seul homme ne pouvait suffire ; il fallait une équipe.

Comment s'élaborait une œuvre ?

Le maître la faisait surgir de l'argile. Le mouleur la transposait en plâtre par le procédé du moule à pièces. Le praticien, la praticienne la taillait, puis la polissait dans le marbre d'après l'épreuve en plâtre. Il y avait aussi une autre voie, celle du métal : le plâtre passait à la fonderie, où la sculpture était coulée en bronze. Tout au long de ces opérations, le maître veillait, corrigeait, conseillait.

Camille va passer 4 années à tailler et polir des œuvres de Rodin, tout en réalisant une œuvre personnelle. Mais pour cette œuvre personnelle elle sera seule, de l'esquisse d'argile à l'œuvre accomplie. Pendant plus de 15 ans Camille va travailler sans relâche et sans argent. Elle a peu de commandes, elle vit dans une grande pauvreté. Pour son groupe «*les causeuses*» elle va tailler le jade, c'est une prouesse jamais tentée avant elle.

Cette œuvre, on peut la voir au Musée Rodin, ainsi que «*la Valse*», «*Persée*» «*la petite châteline*»... et d'autres œuvres de petit format.

Toutes groupées dans un petit salon de l'Hôtel Biron, peu mises en valeur dans un décor de rinceaux et de palmettes du

XVIII^e siècle. Ce qui est d'ailleurs le cas pour certaines esquisses de Rodin. Mais lui a toutes ses œuvres magistrales «plus grandes que nature» en marbre et en bronze, disposées dans le beau jardin à la française du musée.

Camille reste à l'ombre du Grand Homme. «*Quoi qu'elle fasse, elle était toujours l'élève de Rodin. Et lui qui avait réussi par les femmes, par les dîners, lorsqu'il essayait de l'aider, cela l'enfonçait ! Parce qu'elle est une femme, qu'elle est son élève.*

On lui voudrait aujourd'hui un sort meilleur.

Voir ses œuvres présentées dans un cadre plus sobre, plus dépouillé, sous un éclairage mieux étudié. Voir aussi la joueuse de flûte, l'implorante, les chemins de la vie... ses grandes sculptures.

Souhaiter avec Anne Delbée que «*(d'autres chercheront, d'autres écriront; d'autres...)*

Que Camille Claudel ait aussi ses historiennes, ses photographes...

Ghislaine V.

(x) «*Une femme, Camille Claudel*» au Rideau de Bruxelles du 7 au 31 mai 1983. «*Une femme*», Presses de la Renaissance. Paris.

«Les bons débarras»



Un petit village tout à fait isolé, où les êtres se confondent à la nature, celle-ci rude et froide n'ouvre pas beaucoup de choix, n'offre pas beaucoup de joies. Les personnages, une mère vibrante, ardente, courageuse, intelligente, sur qui repose toutes les charges de l'entretien matériel, psychologique et sentimental de deux êtres en manque d'amour, et complètement dépendants d'elle. Le frère de la mère, malade, débile, pas méchant mais comme un boulet tellement lourd à porter.

Et puis il y a Manon, un petit bout de femme possessive, qui aime sa mère passionnément, elle ira jusqu'au bout pour arriver à ses fins, elle rejettera, repoussera, et même éliminera toute personne susceptible de lui enlever un tant soit peu «sa femme, sa mère, son idéal».

Ceci dit pour parler du film en lui-même, je ne crois pas avoir jamais vu ou connu d'enfant qui

vivait leur amour si intensément et d'une façon si destructrice, je ne peux m'empêcher d'avoir peur et je trouve l'amour de cette gosse horriblement outrancier.

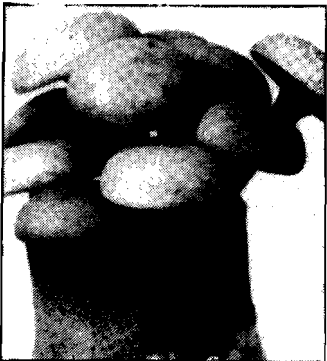
Je peux essayer de comprendre mais certainement pas d'accepter. Après le film j'ai entendu plusieurs avis. Dont sortait ceci, c'est une enfant, elle l'aime, elle n'a qu'elle, il faut voir le contexte et bla-bla-bla et bla-bla-bla. Elle lit «Les haut de Hurlement», bon d'accord, ça veut dire qu'elle est d'une sensibilité et d'un romantisme à fleur de peau, et après... on est tous et toutes à la recherche de l'amour idéal, on n'en tue pas pour autant nos mères, pères, maris ou enfants.

Nous nous sommes tellement battues pour gagner un tant soit peu d'autonomie dans nos couples et voilà que c'est les enfants qui prennent la relève. C'est inacceptable, je ne sais pas si l'auteur a voulu dire ça, mais c'est en tout cas ce que je ressens. Finalement, d'une manière ou d'une autre, nous devons accepter de nous faire bouffer. Et bien non, messieurs, et vous les nouveaux gourmets en culottes et jupes courtes, prenez vos fourchettes et changez de restaurant, je suis indigeste croyez-moi. Même par amour l'anéantissement d'une personne n'est pas excusable.

Madeleine DENIS 9



Promenade de Françoise dans l'atelier de Marianne Berenhout



C'est bien ma veine. Marianne Berenhout déménage. La plupart de ses poupées poubelles sont enfermées dans des sacs poubelles soigneusement alignés. Elle ne va pas déballer, non, et de toutes façons, ajoute-t-elle **«même quand je ne déménage pas il y a ce désordre. Ce n'est pas que je prône le désordre mais c'est de lui que naît...»**

Elle me plante là avec sa phrase inachevée et va téléphoner tranquillement. Sculptrices, dans ma tête, ces gens là travaillent de belles et nobles matières. Ici je m'immerge dans les fougères, les nippes, les objets fatigués d'avoir déjà tellement vécus. Quand j'étais petite, pour aller à l'école, je passais près d'un lieu infrequentable au pied d'un terrier : la petite maison d'un marchand de loques dont la marmaille insolente et morveuse sautait joyeusement dans ce bric à brac. Je jetais de petits coups d'œil furtifs et clandestins sans ralentir mon pas d'écolière. Bon allons-y, entre deux paniers qui débordent de boules multicolores de papier maché, collé, un fauteuil de jardin qui en a vu d'autre, un vélo à trois roues fraîchement repeint.

Tiens, là haut, sur une étagère, un vieux général qui est sûrement mort dans son lit : poitrail de velours amarante piqué de trois décorations. Des cadres qui s'ammoncellent dans une manne à linge avec des vieux bébés en caoutchouc et une jambe désarticulée, moignon vers le haut.

Et puis comme ça, au fil de la découverte, une femme tronc, grosse. Ses chairs adipeuses sont retenues par un corset (le débris d'un vieux clavier de piano). Ses jambes variqueuses ? Deux bas

nylons tirebouchonnés pleins de chiffons colorés. Les pieds sont tournés vers l'intérieur. Les savates délaissées doivent bien traîner quelque part.

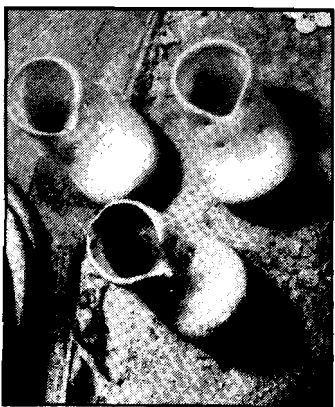
Fleurs séchées, rouleaux de papier peints, une raquette de ping-pong, un bras sans corps, une vieille ombrelle. Quelle angoisse ! Je m'offre une bête petite plaisanterie : mais où sont donc les ratons laveurs ? Dans l'embrasure d'un tour de porte d'armoire un mannequin noir (belle poitrine, cambrure avantageuse) cache à demi ses mystères sous un voile de tulle mauve. En voilà une qui fait bien des manières, pour qui se prend-elle ?

Héroïne pour romans de Maurice Dekobra ?

Mais non, elle a bien des idées farfelues dans sa tête, une masse de crins roux venus d'une brosse de ménage.

Un plumeau jaune, un perroquet tout de gingois, je m'enfonce dans un univers où mes mots n'ont pas de voix. J'ai un peu peur, je le dis à Marianne et je vois qu'elle adore ça.

Il est vrai qu'elle ne peut savoir que je viens de buter sur un sac plein de petites ficelles et de bouts de laines. Ma mère aujourd'hui encore me réproche quand je jette les rubans de papiers cadeaux. Elle les dénoue et les repasse en passant le fer là où il y a les plis. Bout d'ficelle, celle à cheval, ch'val de course. Ça peut toujours servir Françoise. En effet, un fil d'argent délicat pend d'un bouquet de violettes de tissu mauve. En accord avec un débris de boule de Noël. Le tout est accroché au



bord supérieur gauche de la photo jaunie d'une jeune fille d'autrefois, belle et sérieuse dans le passe-partout arrondi, elle trône, sur un socle à pied Louis-Philippe. Une morosité bourgeoise que Marianne atténue par des petites choses festives. Et je dis : **«Si nous faisons une interview ?»** Marianne lointaine répond : **«Mais tu sais j'ai déjà tout dit».**

Elle persévère dans l'emballage. Je contourne une cuisinière et je vois là sur une chaise un petit corps frêle resserré dans un manteau de pluie, celui du film **Brève Rencontre** (c'est un carton de boîte, j'ai regardé de plus près). Elle attend, elle est jeune, fière de la fermeté de ses seins (ne le dites à personne, ce sont deux buses de poêle). Provocante avec ses deux longues bottes rouges qu'elle tient bien serrées. Les pieds sont déposés sur un tout petit banc. Méfiante, agressive et fragile. J'ai envie de la prendre dans les bras pour lui dire... quoi ?



Et puis 18-bas au fond de l'atelier un espace large aéré où s'étalent deux grands ensembles. Le premier saisit un instant pathétique avec des jaunes, rien que des jaunes. Un grand tapis de plastique. Au bout très loin un imperméable épais comme en porte les jeunes cadres dynamiques qui font de la voile, les week-ends à Nieuport. Forme rude bien carrée au fond d'un fauteuil, arêtes vives d'un homme sûr de lui, sans tendresse et fleurant l'after-shave. À l'autre extrémité, un imperméable fait d'une matière douce. Il est allongé les manches en croix. Corps svelte et vaincu modelé avec tendresse, celui



d'une jeune femme qui pleure doucement la tête contre le sol. L'autre ensemble est l'enfant chéri de Marianne. Deux petits mannequins se font face, tendus de ce vichy rose pour petites filles très sages. Ils sont posés sur le carrelage de mon enfance, gris bleu à motifs jaunes délavés



parce que «ça ne fait pas sale». Au bout de la cuisine, l'embonpoint d'une dame «bien comme il faut» et fort soucieuse de la bonne ordonnance des plis de sa robe. Mère, gardienne du foyer qui tourne le dos aux petites filles. Mais le carrelage en son milieu est découpé et tout le cen-

tre est recouvert d'un tapis vert pomme, une bonne herbe grasse de vergers.

Petites filles confinées, enserrées dans la maison familiale et qui se créent un ailleurs par de ces échappées bien à elles qui les rendent inaccessibles.



Marianne c'est un art prothétique : jambes et bras épars, corps usés, boursoufflés et maintenus. Elle révèle nos lézardes et les ébréchures secrètes de nos dedans. Elle nous convie à en rire dans de grands éclats qui brisent les miroirs. Nos mères et nos grands-mères thésaurisaient

des riens éphémères pour une éternité. Marianne les ramasse, les unit, les rassemble en un tout au gré de ses désirs, de ses rebellions et de ses peurs, pour faire monter du fond de nos brisures les plus beaux chants vers la vie.

Françoise HECQ

En février...

Un chauffard est passé devant le tribunal correctionnel de Louvain pour avoir écrasé une femme au foyer. La partie civile a considéré que la valeur économique de la femme pouvait être estimée à 30.000 frs par mois. L'avocat de la défense a trouvé, par contre, que l'existence de cette femme constituait une source de dépenses pour la famille qui n'existait plus maintenant. Il en conclut que les frais d'entretien de la ménagère décédée et qu'il évalue à 400.000 frs par an dépasse le montant de sa valeur économique. Ce délicat défenseur serait-il un masculiste ? Le tribunal a remis le jugement à plus tard.

Les Chinois ont fabriqué à partir de graines de coton un produit contraceptif pour homme qui serait oratialement sûr à 100 % et sans l'inconvénient d'effets secondaires.

Les savants chinois avaient été amenés à étudier les substances constitutives des graines de coton après avoir constaté que les paysans qui travaillaient avec de l'huile brut de graines de coton présentaient une fécondité moindre.

Vrai, ou encore une histoire de grosses huiles ?

En Grande Bretagne Muriel UDALE (37 ans), a intenté un procès à son chirurgien pour avoir eu un enfant malgré la stérilisation. Elle lui réclamait les frais d'éducation de l'enfant.

Le juge a refusé de la suivre : «Tout enfant est une bénédiction et une joie pour sa mère qu'elle le veuille ou non» a-t-il déclaré. Il lui a cependant reconnu un dédommagement pour grossesse non désirée.

A Londres, en quelques années, les cas de violence contre les femmes se sont accrus considérablement. Confrontées à cette réalité et décues par l'indifférence des officiels à ce problème, des femmes ont décidé de prendre leurs propres affaires en main. Aussi, une compagnie féministe de taxis londoniens

«Labyris» (code radio, Amazon), la première du genre en Europe, qui a été mise sur pied l'an dernier par Margaret Andersen, a décidé de mettre à la disposition des femmes son écurie de plus de cinquante voitures tous les jours et 24 heures par jour. Tous les chauffeurs sont des chauffeuses et les clients sont des clientes.

En mars...

Les 27 élus écologistes allemands effraient un peu la classe politique traditionnelle. Le président du parlement a défini ce qu'on pouvait et ce qu'on ne pouvait pas : Si les «Verts» ne s'engagent pas à respecter le secret, ils seront écartés des commissions importantes. Aucun règlement n'interdit de s'habiller de manière informelle mais il existe une solide tradition de respect pour le parlement (cette tradition a été transgressée puisque les Verts sont venues en jeans, pulls et sans cravate). De plus, les femmes ne seront pas autorisées à nourrir leur bébé au sein à l'intérieur du parlement et les Verts ne pourront pas non plus apporter leurs animaux domestiques !



Raymonde Dury, parlementaire européenne, partant du constat que les femmes rurales du Tiers-Monde consacrent 60 % de leur temps à des activités agricoles, à ramasser du bois et à chercher de l'eau, le reste à traiter les aliments, à s'occuper de leurs nombreux enfants et du ménage, a fait appel à la Commission européenne pour étudier le moyen d'alléger les tâches de ces femmes par l'utili-

sation d'une technologie appropriée à leur mode de vie. L'initiative vaut la peine d'être signalée car les femmes du Tiers-Monde sont les grandes oubliées de l'aide au développement économique.

Maystadt, Meistadt ?

Non ! Peistadt !

Notre doux ministre social-chrétien de gauche trouve que les femmes exagèrent et surtout les femmes de notaires et de médecins qui se précipitent (par dizaines de milliers ?) au chômage après avoir travaillé un minimum de temps. Poursuivant sur sa lancée, il décide (en contrepartie ?) de récupérer par la fiscalité tout ou une partie des allocations de chômage versées à une femme (cela il ne le dit pas clairement mais cela va de soi) si les revenus de la famille dépassent 750.000 annuellement. Ce genre de raisonnement n'est possible que par l'existence du cumul, donc une raison supplémentaire pour les femmes de s'y opposer de toutes leurs forces. L'indépendance économique de la femme ?, une vieille lune ? **Monsieur** Peistadt exclut par contre (et c'est heureux) la possibilité de toucher aux allocations de chômage des jeunes. Pourquoi ? Car il faut leur maintenir un minimum d'indépendance, que d'autre part il refuse aux femmes.

Nos excellences semblent d'ailleurs prêts à mettre les femmes à toutes les sauces. Peu leur importe de contrevenir à la légalité ! Jos Schoonbroodt, dans la Cité, décrit une des hypothèses avancées : «La dernière en date, toute farfelue qu'elle soit, n'en a pas, moins été avancée lors d'une discussion qui s'est déroulée entre ministres et techniciens : lorsque les deux conjoints sont occupés dans l'un ou l'autre service public ou paratatal, l'un des deux devrait opter pour le mi-temps. On pense ainsi à nouveau créer des emplois à temps partiel ce qui réduirait le nombre des chômeurs (sic)... Cette formule a peu de chance d'être retenue non seulement par l'iniquité qu'elle recouvre (ceux qui pensent à ce genre d'opération, connaissent-ils le revenu d'un

ménage de deux agents des postes, l'un facteur, l'autre guichetier par ex.) mais aussi parce qu'elle ne serait guère praticable. Elle est en tout cas révélatrice des extensions qui peuvent être données à la notion du revenu familial lorsqu'elle se substitue au droit individuel à un emploi et à un revenu)). Conclusion : plus que jamais, ne vous mariez déjà fait, démariez-vous. ..

Le gouvernement britannique a retiré de la circulation une brochure «Femmes et Santé» qui était destinée à être distribuée gratuitement à des milliers de femmes, parce qu'on y parlait trop de sexualité ! Elle décrivait le corps de la femme et son fonctionnement. On y parlait donc de menstruation, contraception et émotions sexuelles, mais aussi de self-help ce qui fit tiquer la commission qui décida de consulter des instances médicales. Les femmes médecins n'y virent aucune objection, les hommes, par contre, arrivèrent à la conclusion que la brochure présentait une tendance women's lib et donnait trop d'importance au self-help. Si maintenant les femmes se mettent à se soigner toutes seules !

Dans un «petit lexique de l'Argent et les Belges» paru dans le Soir du 21 mars 1983 j'extrait à la rubrique «Mariage» :

- A déconseiller du point de vue de l'imposition si vous êtes une femme et si vous avez un travail, surtout si vous gagnez relativement bien votre vie et que votre compagnon la gagne mieux que vous. Alors, démariez-vous ?

Rebecca West, écrivaine, journaliste et féministe est décédée à l'âge de nonante ans. Née en Irlande, elle commença sa carrière à 19 ans comme critique dans un journal de femmes socialistes «Freewoman». Elle choisit le pseudonyme de Rebecca West d'après une des héroïnes d'Ibsen. Au début du siècle, elle fit partie du mouvement des suffragettes. J'ai beaucoup aimé cette phrase d'elle, publiée dans Le Soir :

«Les hommes préfèrent être sabotés par quelqu'un de leur sexe qu'être sauvés par une femme...»

Le conseil des ministres français a adopté un projet de loi élaboré par Yvette Roudy, ministre déléguée des Droits de la Femme et qui est une loi anti-sexiste. Il n'est pas étonnant qu'elle ait été calquée sur la loi **anti-raciste** qui existe en France depuis 1972

tant il est vrai que les deux phénomènes présentent pas mal de points communs. Je songe, en particulier, au mépris et à l'irrationnalité. Inutile d'ajouter que cette loi n'a pas été bien accueillie par tout le monde. Le journal ((Libération)) parle d'une loi archaïque, puritaine, une vraie connerie. Ce journal nous avait déjà fait le coup, il y a quelques années, en s'en prenant au mouvement des femmes qui s'attaquaient au viol. E.R.

Mon mari rentre...fatigué...

Relevé dans le Soir du 18 mars 1983 dans l'article sur le contrôle des centres de planning familial où Monsieur Monfils-Urbain, ministre des Affaires Sociales de la Communauté Française, redéfinit les missions (des centres) et par la même essaye de faire des économies. «... ces cours ne s'inscrivent pas toujours dans un projet global. Des conférences, comme : Mon mari rentre fatigué, que faire... n'ont rien à voir avec des informations sexuelle, conjugale et familiale !»

Mais alors quoi, Monsieur Monfils ?

Où trouver ailleurs la réponse à cette sorte de question ?

Parce que ce n'est pas peu de chose. pour nous femmes, d'avoir un mari qui rentre fatigué..

Vous devez bien comprendre qu'après l'avoir débarrassé de ses hardes de labeur, chaussé de ses pantoufles, casé dans un fauteuil devant la télévision, nourri d'un repas substantiel confectionné avec amour, baffé les mêmes pour qu'ils se tiennent cois, nous demandons quelques compensations... et que peut faire un homme fatigué ?

ou en trouver un autre ? comment s'en passer ?

Ne sont-ce pas là vraiment des questions qui concernent «l'animation en éducation sexuelle et affective» ? Et cette animation est justement une des activités des Centres de Planning Familial.

Parce que, voyez-vous, Monsieur Monfils, les Affaires Sociales, ce ne sont pas seulement des affaires de sous. F.F.

Nom de nom...

Le nom de famille pourra-t-il bientôt être celui de la mère ? Question qui a été posée dans Le Soir du 4 avril 1983.

«L'égalité de l'homme et de la femme doit aussi s'exprimer dans le choix du nom. Partenaires égaux, mari et femme doivent pouvoir choisir leur nom de famille : soit conserver leur nom propre, soit adopter les deux noms du couple. Et les parents doivent pouvoir choisir le nom de leurs enfants, celui du père ou celui de la mère, ou encore le double nom du couple. C'est l'objectif d'une proposition de loi, déposée par Edouard Klein (P.R.L.) à la Chambre, où elle a été prise en considération».

J'aime lire que l'égalité doit «aussi» s'exprimer dans le choix du nom ! A croire qu'il ne reste

Ça Va encore durer longtemps...

«Les femmes fonctionnaires peuvent continuer à verser, en vain, des cotisations à la caisse des veuves et orphelins. La deuxième chambre civile du tribunal de Bruxelles a déclaré non fondée l'action entamée contre l'Etat par Mme Nadine Plateau, enseignante.

Selon le tribunal, en effet, la définition des attributaires de la pension est de la compétence du législateur. Si l'Etat persiste à maintenir une réglementation sexiste, c'est son problème. Pas celui de la Justice».

Le Soir du 9/3/83.

Si un patron a une attitude sexiste vis-à-vis de ses travailleuses, cette attitude peut être condamnée par le Tribunal du Travail, donc par la Justice.

Si un époux a une attitude sexiste vis-à-vis de son épouse : injures graves, coups et blessures, viol (le viol entre époux a été reconnu), il relève du Tribunal de 1^{ère} Instance donc de la Justice.

Si «l'Etat persiste à maintenir une réglementation sexiste, c'est son problème, pas celui de la Justice».)

Et quand on sait que l'Etat, c'est le sommet, et qu'aux sommets les femmes sont aussi rares que l'air, d'ici que le problème

de l'Etat soit celui de la Justice, on a le temps de bien lui remplir son bas de laine, à cette CVO ! A moins de devenir toutes des femmes parlementaires. Eh oui ! les femmes parlementaires se sont offert un petit arrêté royal qui leur permet d'être traitées comme des hommes. Cela fait sans doute partie des délices du pouvoir...

N.B.

- Le Groupe Solidarité Femme-Emploi donnera une conférence de presse le mercredi 27 avril à 11 h., la, place Quetelet, 1030 Bruxelles.

Objet : - l'audience de M. A.

Leroy,

- le jugement de Nadine Plateau

- la plainte introduite par deux hommes,

- un appel de fond.

Objet :

- l'audience de M.A. Leroy,
- le jugement de Nadine Plateau
- la plainte introduite par deux hommes
- un appel de fond.

- Il serait bon que des femmes viennent, nombreuses, au procès de M. A. Leroy. - vendredi 29 avril à partir de 9h. au Tribunal de Première Instance de Bruxelles. (Palais de Justice).

plus qu'une ou l'autre inégalité perdue qui se balade quelque part au hasard...

La proposition indique «aussi» qu'à la naissance, l'enfant pourra porter le nom de l'un ou l'autre parent, selon le choix des géniteurs, ou de l'ordre alphabétique ou, s'ils ne parviennent pas à s'entendre, du juge de la jeunesse. Il en sera de même de l'enfant né hors mariage, pour autant que sa double filiation soit reconnue.

C'est pas que je me voudrais plus royaliste que le roi, ni plus P.R.L. qu'Edouard Klein, mais pourquoi les enfants ne porteraient-ils pas tout simplement le nom de la personne génitalement la plus «sûre» ?

L'article signale «aussi» qu'il manque à cette proposition une

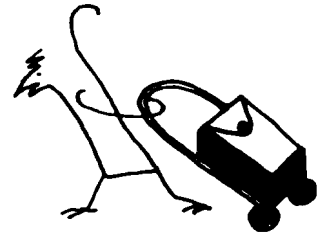
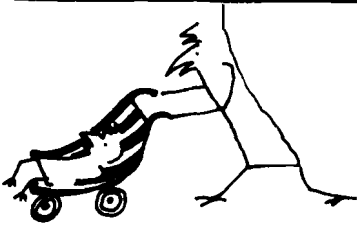
disposition qui pourra être ajoutée sous forme d'amendement et qui concerne l'enfant majeur. Celui-ci pourrait obtenir le changement de son nom pour privilégier un parent qui se serait occupé davantage de lui.

Pauvre même, va ! Comment ne pas vexer papa-phallo tout en préservant la susceptibilité de maman-fémino ?

Enfin, je crois que je peux, en mon «nom» et sans grand risque, anticiper et imaginer que cette nouvelle loi passera plus facilement que celle qui concerne l'avortement et sera mieux appliquée que celle qui existe déjà et qui concerne l'égalité des traitements pour un travail de même valeur.

Air connu, me direz-vous ? Mais nom...





Où en est le débat sur... (Le travail domestique)

Nulla ne le conteste, c'est le néo-féminisme qui a eu l'idée, pour la première fois, de fonder la lutte des femmes sur la question du travail ménager. Tous les autres aspects de la lutte des femmes ou presque avaient déjà été soulevés par les féministes qui nous ont précédés. **Le travail ménager** c'est l'originalité de la vague des années 70, principalement des groupes «*salairé pour/contre le travail ménager*».

Le débat sur le travail ménager se situe dans une double tradition, celles des économistes non marxistes (surtout les néo-classiques) et celle des économistes marxistes.

Le travail domestique dans la tradition néo-classique

La première, répandue surtout aux Etats-Unis, tourne autour de la revendication de l'introduction de la valeur du travail ménager dans le P.N.B. (Produit National Brut). En fait, l'idée est assez ancienne et certainement antérieure à la nouvelle vague féministe. Aussi lorsque les féministes en ont fait un cheval de bataille, cette idée a été accueillie assez favorablement par les économistes masculins classiques.

En effet, considérant que le P.N.B. est un indicateur de niveau de vie et de bien-être, il leur semblait logique de tenir compte de l'apport de la famille. Des études très nombreuses ont été consacrées aux méthodes d'évaluation de la valeur de ce travail ménager en vue de sa comptabilisation dans le P.N.B. Les discussions portaient surtout sur des questions de méthode et peu sur la question du fond. D'une certaine manière, les recherches sur les «budgets-temps» des ménages, souvent si révélatrices pour nous, relèvent, elles aussi, de cette veine descriptive et néo-classique.

Aujourd'hui, on en est à l'heure des bilans dans cette matière. En 1981, A. Fouquet et A. Chadeau, sous le titre «*Travail domestique. Essai de quantification*», ont replacé l'analyse de la production domestique dans

l'ensemble des théories économiques : théorie libérale des «choix des consommateurs» d'une part et théorie marxiste, d'autre part. Leur connaissance de la théorie marxiste étant insuffisante les auteurs suivent donc plutôt la théorie néo-classique des «choix». Elles procèdent ensuite à un essai de définition du travail domestique, la définition finalement retenue est trop limitée et se montrera incapable de rendre compte des nouvelles activités qui seront toujours confiées à la famille. Elles passent encore en revue les diverses méthodes de mesure du travail domestique et appliquent certaines de celles-ci au cas de la France, tout en confrontant les résultats obtenus par l'une ou l'autre méthode.

Pour terminer, les auteures se livrent à des réflexions sur l'avenir du travail domestique. Le moins qu'on puisse dire c'est que celles-ci ne sont guère féministes. Elles estiment que si l'ensemble du travail domestique gratuit était transféré à l'économie marchande, les «ménages» seraient en tout cas appauvris. Et les femmes ? Elles ne se posent pas la question, révélant ainsi qu'il est impossible de penser en termes féministes, si l'analyse du travail domestique est conçue en termes de «ménage». De plus, lorsque les auteures envisagent l'articulation entre l'économie marchande et l'économie non marchande, elles oublient encore une fois de constater que, dans la situation actuelle, les hommes sont absolument majoritaires et dominants dans la première et les femmes majoritaires mais pas nécessairement dominantes dans la seconde. Qu'à cela ne tienne, pour nos auteures, les hommes qui «gagnent leur vie» et les femmes qui «perdent la leur», font si «bon ménage»...

A quoi peut servir finalement cette estimation de la valeur du travail ménager ? Outre des objectifs très concrets mis en évidence aux Etats-Unis (calcul de la valeur d'une femme en cas d'accident, ou calcul en vue de l'attribution d'une pension alimentaire aux femmes en cas de divorce...), il semble que la

revendication de l'introduction de la valeur du travail domestique dans le P.N.B. ait principalement un but idéologique. Ne faut-il pas rassurer les femmes au foyer sur leur «valeur» ? On pourrait voir là une nouvelle tentative, traduite en heures ou dollars cette fois, de réaffirmer la valeur irremplaçable de la mère au foyer... Indirectement on s'adresse aux mères pour leur dire : «*si vous ne restez pas à la maison gratuitement ou presque pour élever les enfants et faire le travail domestique, aucun système économique ne pourra se le payer...*»

C'est pourquoi cette réflexion est tout aussi dangereuse même lorsqu'à partir d'une autre approche elle est appliquée aux femmes du tiers-monde. C'est à partir de celles-ci que le Bureau International du Travail a, de son côté, voulu dresser un bilan bibliographique : «*Unpaid, work in the household*». L'auteure, Luisella Goldsmidt-Clermont (du Centre d'économie politique de l'U.L.B.) se situe, comme les précédentes, dans la perspective de l'économie des «choix» (arbitrage temps libre et travail rémunéré, etc...) et des rapports entre économie marchande et économie non-marchande. Après avoir cerné le problème, elle dresse une bibliographie critique et commentée des méthodes d'évaluation du travail non rémunéré (bibliographie plus large et plus méthodiquement organisée que dans l'ouvrage précédent). Ce travail très précieux à l'avantage et l'inconvénient d'un inventaire. Nous n'y retrouvons pas la distinction, cependant fondamentale, entre le travail des femmes dans le ménage et le travail domestique en général, accompli, mais de manière très inégale, par divers membres de la famille. Enfin il aurait été utile aussi de trouver une liste des auteurs qui refusent de tenir compte du travail domestique dans l'évaluation du P.N.B. et de connaître leurs arguments. Ceux-ci sont aussi instructifs pour nous que les arguments de premiers. Il y a quelques années, Andrée Michel s'est lancée dans une approche résolument fémi-

niste cette fois, de la revendication de l'introduction du travail domestique dans le P.N.B. Dans «*Problématique nouvelle de la production domestique non marchande*», elle critique d'abord les sociologues traditionnels de la famille qui ont affirmé, pendant trop longtemps, que la famille avait perdu ou allait perdre aujourd'hui toute fonction de production. Elle critique aussi les économistes néo-classiques qui avaient accordé une telle suprématie à l'économie de marché qu'ils se seraient cru déchoir de songer à confronter celle-ci à l'économie non-marchande, économie devenue «cachée» par leur aveuglement spécifique.

Toutes les critiques d'Andrée Michel sont absolument fondées. Cependant, il me semble que l'auteure minimise les dangers de l'introduction de la valeur du travail domestique dans les estimations du P.N.B. En effet, elle suggère, à la suite de Denise Lecoultré, d'inclure les femmes au foyer dans la population active et de leur attribuer, sur base de leurs prestations domestiques, certains droits à la sécurité sociale. Mais comment, pourra-t-on jamais mettre sur pied d'égalité les femmes qui acquièrent ces droits à la fois par leur travail professionnel et leur travail domestique et celles qui n'acquièrent ceux-ci que par leur travail domestique ?

L'idée de mettre sur pied d'égalité ces deux catégories de travail (travail professionnel et travail domestique) a pour corollaire - nous ne le savons que trop - la négation de la valeur du travail professionnel des femmes (qui accomplissent aussi le travail domestique) dont les droits finissent pas être alignés sur ceux de la femme au foyer. Ou encore, en essayant de traiter sur pied d'égalité le travail domestique de la femme au foyer et le travail professionnel



de l'homme actif on vise à occulter le double rôle et le double apport **économique** des femmes qui sont à la fois travailleuses et **ménagères** et, à ce titre, sont réellement les «**poules aux œufs d'or**» de l'économie, qu'elle soit capitaliste ou socialiste.

Il me semble donc que pour nous, féministes, les recherches sur l'introduction de la valeur du travail ménager dans le P.N.B. sont, hormis leur intérêt descriptif certain, démobilisantes voire menaçantes. Elles contribuent à diviser les femmes entre elles (les actives et les ménagères) alors que nous cherchons une compréhension des faits qui soit porteuse de solidarités nouvelles.



Le travail domestique dans la tradition marxiste

C'est précisément l'intérêt des analyses marxistes du travail domestique que d'avoir réussi à dépasser le clivage entre les deux catégories de femmes. C'est à cette tradition marxiste de l'analyse du travail ménager que nous devons peut-être un des éléments les plus forts de notre lutte actuelle.

Dès le début des années 70, plusieurs féministes marxistes et notamment Christine Delphy avec «**L'ennemi principal**»), Mariarosa Dalla Costa avec «**Les femmes et la subversion sociale**») et Selma James avec la préface à la réédition d'un texte qu'elle avait déjà écrit en 1953, «**La place de la femme**», ont remarquablement posé le problème de la relation entre lutte des femmes et travail ménager. Ce qui fonde la lutte des fem-

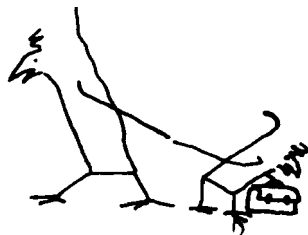


mes, comme lutte sociale, ce qui leur est commun dans leur lutte, par delà les différences sociales, c'est le travail ménager.

Pour que ce travail ménager puisse être considéré comme la base d'une lutte de libération, il faut, bien entendu, prouver qu'il est une forme d'exploitation, au sens marxiste. C'est cette exploitation par le travail domestique qui est ici analysée en termes strictement marxistes. La famille n'est pas seulement un lieu de consommation et une ((réserve de main d'œuvre)), elle est présentée comme un centre de production. La marchandise produite par les femmes au sein de la famille est unique pour le capital, c'est le travailleur lui-même, l'être humain vivant. La famille est l'usine sociale où les femmes produisent la force de travail comme marchandise. La clef de leur lutte sera donc soit le refus de cette production soit la transformation radicale des conditions de celle-ci. Au cours de cette analyse, nos auteures sont, somme toute, assez proches de Karl Marx qui, seul de tous les théoriciens marxistes, reconnaissait que le travail de la consommation est une «production». Tous les autres théoriciens postérieurs affirmeront avec un empressement tout phalocratique, que le travail



ménager n'est pas «productif», qu'il ne produit donc pas de «plus-value», que ce n'est pas un travail «social» et qu'il ne saurait donc fonder une lutte sociale, que ce n'est pas un travail «abstrait» au sens marxiste du terme et enfin qu'il ne saurait s'analyser en termes marxistes puisqu'il n'est pas produit en échange d'un salaire. Bref, tous se sont acharnés à réfuter, d'avance ou a posteriori, les idées des féministes marxistes. Il fallait bien sûr, laisser la «noble exploitation») et son corollaire la «lutte des classes» là où elles se trouvent, en territoire masculin, et ne pas les ramener à la maison.



Pour arriver à réfuter les idées des féministes, beaucoup, se faisant plus marxistes que Marx, se sont réfugiés derrière F. Engels. A sa suite, ils ont analysé la famille comme une institution d'appropriation dépassée par l'économie capitaliste, appelée à se supprimer d'elle-même avec l'avènement de la fin de la propriété privée et l'avènement de la société socialiste. Le **dépérissement** de la famille allait de pair avec le dépérissement de l'Etat dans une société sans classes.

Certains ont essayé d'analyser ce travail ménager en termes de «**mode** de production»), survivance du mode de production esclavagiste pour les uns, survivance du mode de production domestique pour les autres. Dans cette perspective, la formation sociale actuelle n'est pas encore dégagée de ces modes antérieurs et résiduels, qui tendent à disparaître d'eux-mêmes. D'une certaine façon, on pourrait classer toutes les critiques marxistes de la famille (Bebel, Reich,...) dans cette manière de penser. Tous espèrent que la suppression de la famille, à laquelle ils aspirent tant, supprimera le problème du travail ménager et par conséquent ce qui fonde, précisément, la lutte des femmes. Parmi ces auteurs marxistes, il convient cependant de faire une place à part à l'importante contribution de Wally Secombe (The housewife and her labour **under capitalism**), qui tout en rejetant, finalement, l'idée que le travail ménager puisse être productif, fonde l'articulation entre les luttes sociales et les luttes féministes sur l'articulation entre le capitalisme et le travail domesti-

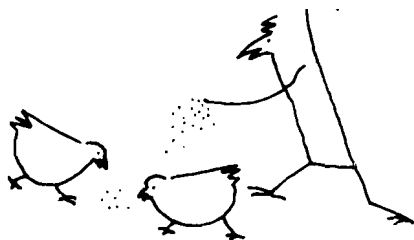


que. De son côté, Paul Smith (Domestic labour and Marx's **theory** of value), tout en rejet-

tant, lui aussi, l'idée que le travail ménager puisse être source de plus-value met en évidence une forme de la division du travail, division entre la production individuelle de la force de travail (travail domestique) et la consommation sociale de la force de travail (production sociale). Il vaut mieux passer sous silence la récente et désinvolte contribution de Michel De Vroey (Travail ménager et rapport salarial. Un essai de Typologie) qui n'a rien lu ou rien retenu du débat en cours depuis plus de dix ans.

Personnellement, si j'avais à traiter la question de l'exploitation de la femme dans le travail domestique, je proposerais de traiter le travail domestique dans les mêmes termes que ce que Marx avait appelé «l'accumulation primitive»). Il concevait celle-ci comme un épisode historique déterminant la transition entre la société féodale et la société capitaliste. Aujourd'hui bon nombre d'économistes marxistes considèrent que cette accumulation primitive n'est nullement un événement du passé mais est un élément permanent et constitutif de toute l'accumulation capitaliste. Tout comme on reconnaît dans cette théorie le rôle de l'expropriation puis l'exploitation du producteur **immédiat**, le cultivateur, ne pourrait-on reconnaître le rôle de l'expropriation et de l'exploitation du reproducteur **immédiat**, la mère ? C'est probablement Claude Meillassoux (Femmes, greniers et capitaux) qui, par sa démarche même, aurait été le plus susceptible de poser valablement cette question dans ces termes. Mais Meillassoux est si phalocrate qu'il a préféré rêver à la disparition de la famille et de sa production spécifique quitte à s'appuyer sur Hitler comme élément d'avant-garde.

«Car si la famille patriarcale a jusqu'alors été le lieu **privilegié** et unique de reproduction de la force de travail, si elle charrie encore souvent une **idéologie répressive** et autoritaire favorable à l'ordre capitaliste **napoléonien** et **militaro-tayloriste** (Reich, 1933), elle lui est de moins en moins **indispensable**. L'Allemagne nazie - encore - a fait œuvre de pionnière dans ce domaine. Le Lebensborn, sous le couvert **idéologique** du



Dessins de Pascale Devill

racisme, était aussi l'expérimentation d'une production rigoureusement capitaliste de la force de travail par la disparition progressive de la famille dans cette entreprise...» (p. 216-217)

Il est toujours utile de savoir à quoi rêvent les hommes quand ils mettent leurs théories au service de l'anesthésie de leur culpabilité ! Ainsi le débat sur le travail domestique n'est pas achevé. Les jalons les plus significatifs ont été posés par des féministes marxistes. Relisons-les. Leur manière de poser le problème fonde la solidarité des femmes (travailleuses et/ou ménagères) dans une lutte sociale commune qui ne peut être qu'anticapitaliste. Faut-il, comme elles le préconisent, refuser de produire cette marchandise fondamentale pour le capital, le travailleur lui-même ? Ce n'est pas certain. Peut-être n'ont-elles pas assez songé aux modifications fondamentales qu'entraînerait une égalité entre l'homme et la femme dans la production de cette marchandise. Les hommes accepteraient-ils encore ce capitalisme qui consomme leurs enfants s'ils les produisaient eux-mêmes au même titre que nous, et sur pied d'égalité ?

Hedwige Peemans-Pouillet

Quelques références

Articles de Antoine Artous et réponse de Frédérique Vinteuil, dans **Critique Communiste**, n° spécial, **Femmes, Capitalisme, Mouvement ouvrier**, Paris, 1978.

Mariarosa Dalla Costa et Selma James, **Le Pouvoir des femmes et subversion sociale**, éd. Librairie adverse, Genève 1973 (trad.).

Angela Davis, **La désuétude prochaine du travail ménager**, dans **La Condition féminine. Recherches**, sous la dir. du C.E.R.M., éditions sociales, Paris, 1978

Christine (Dupont) Dephy, **L'ennemi principal**, dans **Partisans**, n° 54-55 (**Liberation**

des femmes année zéro) Maspéro, Paris 1970

Michel De Vroey, **Travail ménager et rapport salarial. Un essai de typologie**, institut des Sciences Economiques, U.C.L. Working paper n° 80001, Louvain-la-Neuve, 1980.

sous la dir. De Wendy Edmond et Suzie Fleming, **All work no pay. Women, Housework and the Wages Due**, éd. Falling Wall Press, Bristol, 1975.

Faire le ménage c'est travailler, Cahiers du GRIF n° 2, février 1974.

A. Fouquet et Ann Chadeau, **Le travail domestique. Essai de quantification** coll. ((Archives et documents)), n° 32, I.N.S.E.E., Paris, 1981

Le foyer de l'insurrection, textes sur le salaire pour le travail ménager éd. par le Collectif l'Insoumise, Genève, 1977

Luisella Goldschmidt-Clermont, **Unpaid work in the household**, coll. «Women, Work and Development», n° 1, O.I.T., Genève 1982

Claude Meillassoux, **Femmes, greniers et capitaux**, coll. «Textes à l'appui», éd. Maspéro, Paris 1975.

Anja Meulenbelt, **De ekonomie van de koesterende functie**, dans **Te Elfder Ure**, XXII, 3, Nimègue 1975

sous la dir. d'Andrée Michel, **Les femmes dans la société marchande**, P.U.F., Paris, 1978

Joyce Oustshoorn, **Marx en Engels kijken naar de vrouwen. Een feministische kritiek**, dans **Te Elfder Ure**, XXII, 3, 1975, Nimègue

Marlyse Pouchol et Michèle Severs, **Travail domestique et pouvoir masculin**, coll. ((Objectifs)), Cerf, Paris 1983

Paul Smith, **Domestic Labour and Marx's Theory of Value**, dans **Feminism and Materialism. Women and Modes of Production**, éd. par Annette Kuhn et AnnMarie Wolpe, Routledge and Kegan, Londres, rééd. de 1980

Frédérique Vinteuil, **Capitalisme et «Patriarcat» : questions de méthode**, dans **Marx ou Crève. Revue de Critique Communiste**, n° 4, Paris, 1975-1976

Katervn E. Walker, **Pour la reconnaissance sociale des tâches domestiques des femmes**, dans **Femmes, sexisme et sociétés**, sous la dir. d'Andrée Michel, P.U.F., Paris 1977.

En Grande Bretagne le débat sur le travail domestique dans la perspective marxiste s'est principalement déroulé dans les revues suivantes : **Monthly Review. New Left Review et Our Generation**.

Aux Etats-Unis, ce sont les revues **Socialist Revolution** et **Radical America** qui ont participé à ce débat.

Trois pas en avant... Deux pas en arrière...

Y-a-t-il un progrès dans le partage des tâches dans les ménages ? La psychologue gantoise Chris Van Maele a mené une enquête en interrogeant 4.877 femmes et 716 hommes. Les hommes aident davantage, mais il n'est pas question de révolution !

T. Stuckens du Standaard a invité Chris Van Maele à commenter les résultats : «il apparaît clairement que les tâches ménagères typiques tels que le nettoyage et le repassage sont accomplies presque exclusivement par les femmes. Dans d'autres cas l'homme met plus ou moins la main à la pâte. Si on considère le partage des tâches ménagères du point de vue économique, on constate que l'achat de la nourriture est exclusivement du ressort de la femme tandis que l'achat de choses plus importantes comme

des meubles par exemple se fait généralement à deux.

Silesactivités socialesse pratiquent souvent ensemble, le nombre de femmes qui se rendent seule au café, au dancng ou à une petite fête est extrêmement réduit (1 %) alors que 15 % des hommes sortent seuls. Seules les visites familiales constituent une activité sociale que les femmes pratiquent plus souvent seules que les hommes (8 % contre 0,5 %).

Le soin des enfants reste généralement l'apanage des femmes. Par contre, l'homme et la femme interviennent dans l'éducation, mais il existe bien des nuances entre «décider» et «faire» : c'est ainsi qu'on remarque que 31 % des personnes interrogées décident ensemble de l'heure à laquelle il convient de coucher les petits mais 14 % seulement les mettent au lit ensemble.

Globalement, on peut dire que les chances de briser les stéréotypes homme-femme sont d'autant plus favorables que le couple est jeune, le mariage récent et le niveau d'études élevé.

La collaboration est la plus effective chez les couples où la femme considère son travail comme important. Donc, le simple fait pour la femme d'aller travailler ne suffit pas à voir s'accroître la contribution masculine aux tâches du ménage, encore faut-il qu'elle y croit.

La plupart des participants à l'enquête se sont dits satisfaits de l'actuelle répartition des tâches. Cette satisfaction doit être interprétée avec prudence. De nombreuses femmes ont ajouté à leur réponse que cela pouvait être chouette de rencontrer un compagnon qui s'occupe du ménage et des enfants mais que

lorsque cela ne se produisait pas, ce n'était pas le peine de dramatiser !

Si le travail professionnel de la femme constitue un élément important pour obtenir un partage des tâches dans le ménage, on peut se demander avec inquiétude si les maigres progrès réalisés ne vont pas être réduits à néant par le chômage croissant des femmes ? Je crains fort que la situation actuelle ne soit un obstacle à l'émancipation des femmes)).

On peut trouver les résultats de l'enquête sous le titre : «De taakverdeling in het gezin. Spiegel voor de emancipatie ?» (La répartition des tâches dans la famille, miroir de l'émancipation ?) Uit. van het Centrum Bevolking en Gezin, Ministerie van Volksgezondheid en Gezin, Manhattancenter Toren H2, Kruisvaartenstraat, 3, 1.000 Brussel.

Greenham Common, une occupation au féminin.



Tout commença par une belle journée d'été d'août 1981. 25 femmes appartenant au regroupement «Femmes pour la vie sur terre», avec leurs enfants, quittent Cardiff, dans le pays de Galles, et après dix jours de marche arrivent à Greenham Common, dans le Berkshire, près de Newbury. Greenham Common est une base aérienne anglo-américaine de la RAF destinée à recevoir 96 missiles nucléaires américains. Cruise à placer dans des silos souterrains à l'automne 1983. La tête nucléaire de chacun de ces missiles est 15 fois plus puissante que la bombe d'Hiroshima. Les femmes s'installent devant l'entrée principale de la base. Elles réclament un débat à la télévision avec le ministre de la défense nationale sur l'installation des missiles. Il leur est refusé et elles décident alors de rester sur place : «Nous resterons ici aussi longtemps qu'il le faudra pour empêcher l'installation des missiles» proclament-elles. C'est ainsi qu'elles ont créé le premier camp pour la paix en Grande Bretagne. En novembre, elles sont une quarantaine avec quelques hommes. Les conditions de vie sont très précaires, sans eau chaude, sans toilette, sans téléphone et de la boue partout. Mais elles ont leur courage. Au début, les Américains mirent à leur disposition un robinet qui sera coupé par la suite. Et The Observer commente l'événement : «Une faible armée à bicyclette a battu la

puissante technologie américaine. La question qui se pose maintenant est de savoir si 40 femmes formidables et courageuses avec un seul robinet d'eau, empêcheront l'installation de 96 missiles Cruise à Greenham Common ?» Elles obtiennent finalement un minimum de confort par l'acquisition d'une douzaine de caravanes.

«Ils trouvent parfaitement normal d'avoir sur leur territoire des armes de destruction massive mais ils n'acceptent pas une campagne en faveur de la paix»

On peut supposer qu'au départ on ne les aie pas prises au sérieux, mais voilà, les mois passent et elles sont toujours là. Pire, des hommes politiques viennent les voir et aussi des membres du CDN (Campagne pour le Désarmement Nucléaire) et d'autres femmes qui parfois les remplacent. Les autorités commencent à s'inquiéter sérieusement et, à la fin du mois de janvier, le conseil du district de Newbury met les femmes en demeure de quitter les lieux endéans les quinze jours. Ainsi débute le grand jeu du chat et de la souris entre les femmes et les autorités qui se déroulent encore aujourd'hui. Commentaire des femmes : «Ils trouvent parfaitement normal d'avoir sur leur territoire des armes de destruction massive mais ils n'acceptent pas une campagne en faveur de la paix.»

Elles s'organisent donc à la

résistance. D'une part, elles font appel à des renforts de femmes pour les aider à échapper à la menace d'expulsion, d'autre part, elles retirent les roues des caisses pour rendre leur éviction plus difficile et s'apprêtent à s'enchaîner aux grilles. Elles tiennent aussi sur le fait que leur détermination pacifique leur a gagné beaucoup de sympathie et d'admiration auprès de la population locale de sorte que les autorités seraient fort embarrassées d'envoyer une force de police massive. En attendant, elles poursuivent leurs activités quotidiennes, cherchent de l'eau, ramassent du bois et offrent le thé à leurs visiteurs. Elles prennent aussi une décision surprenante : celle d'exclure les hommes du séjour permanent au camp tout en accueillant favorablement toutes les offres d'aide et de solidarité. «Nous ne sommes pas sexistes ou séparatistes, disent-elles, mais nous ne voulons pas d'hommes qui vivent ici tant que subsiste la menace d'éviction. Ainsi, le conseil ne pourra pas insinuer que nous opposons une résistance violente.»

Le jour du printemps, elles organisent un blocus de la base. Elles s'installent par terre sur la route devant les 6 entrées de la base en se réchauffant à de petits feux de bois pour couper le froid de la nuit. Le lendemain 5.000 personnes viennent les soutenir avec leurs enfants qui courent dans tous les coins. Pendant toute la journée, aux six entrées, se déroulent des activités, musique, danses, services religieux, lectures de poèmes, témoignant de l'hétérogénéité des participants.

34 femmes se font arrêter et passent le lendemain devant un tribunal pour «obstruction d'autoroutes»). Leur affaire est remise au mois suivant, elles sont libérées immédiatement et rejoignent séance tenante le camp pour la paix. Et le mois suivant, 22 femmes sont condamnées à payer une amende (± 2.000 frs) tandis qu'à l'extérieur 200 femmes manifestent leur solidarité. Devant le tribunal, elles mettent en évidence le ridicule d'une sentence qui absout le délire génocide : «Ce sont les assassins de masse qui placent les missiles Cruise à Greenham Common qui devraient plutôt être jugés ici». Et aussitôt, elles annoncent

qu'elles n'ont aucunement l'intention de payer l'amende qu'elles ont trois semaines pour régler. Leur action suscite aussi une réflexion chez certains syndicalistes. Au mois de mai, 200 délégués syndicaux viennent s'adresser aux travailleurs qui construisent les silos destinés à recevoir les missiles et les invitent à réfléchir à la finalité de leur boulot. Par cette manifestation, ils espèrent faire comprendre à l'ensemble du mouvement syndical que ce genre d'emploi est une menace pour les intérêts vitaux et essentiels de leurs membres. «Si le génie et la productivité des travailleurs anglais étaient orientés vers des buts pacifiques il y aurait bien plus d'emplois !»

Au même moment, les autorités de Newbury obtiennent de la Haute Cour de Londres la restitution des terres occupées et l'expulsion des Femmes pour la Paix. Les femmes décident d'ignorer le jugement de la Haute Cour et quelques jours plus tard, quatre femmes de Greenham Common sont condamnées à sept jours de prison. Elles sont accusées ((d'atteinte à la paix», en vertu d'une loi datant de 1361 et sont enfermées à la prison pour femmes de Holloway après avoir refusé l'offre du magistrat de les libérer si elles s'engagent à ((respecter la paix»

qu'elles refusent puisque, disent-elles, elles préservent déjà la paix en campant en dehors de la base.

Mais quelque jours plus tard, les forces de police, mandées pour exécuter le jugement de la Haute Cour, sont là avec des bulldozers. Elles abattent les tentes et enlèvent les caravanes qui sont jetées sans ménagement dans des remorques. Cependant, quelques caravanes demeurent, celles qui occupent un terrain soumis aux lois sur les autoroutes qui échappent ainsi à la juridiction de Newbury, de sorte que les femmes continuent à occuper. Au mois de juin, on peut faire un premier bilan. A la suite du premier camp pour la paix à Greenham Common, on peut dénombrer en Grande-Bretagne une douzaine d'autres camps pour la paix qui se sont installés autour d'autres bases militaires. Ces autres camps sont mixtes.

Voici comment un journaliste

britannique interprète la fonction des camps pour la paix : ((L'occupation des bases exprime d'une manière permanente et visible la conviction personnelle de milliers de gens. Les camps pour la Paix situés à l'extérieur des bases militaires rendent la vraisemblance d'une guerre nucléaire plus évidente et ils disent 24 heures par jour, 7 jours par semaine, et 52 semaines par an au gouvernement : non à la guerre nucléaire, non aux armes nucléaires. Ils fonctionnent à la fois comme conscience de la nation et comme emblème permanent du mouvement pour la paix.))

Condamnées pour atteinte à la paix

Le 27 août, une vingtaine de femmes pénètrent dans la base et occupent une petite hutte de jardinier. Elles sont évacuées par la police et inculpées pour violation de propriété privée et poursuivies en vertu de la fameuse loi ((d'atteinte à la paix)) bien qu'on ne puisse leur reprocher aucune violence. Leur procès se déroule au mois de novembre. D'abord 11 femmes s'entendent condamnées à 14 jours de prison après avoir refusé un compromis en échange d'une «bonne conduite»). Leur avocate avait pourtant fait valoir que l'occupation de la base par les femmes était tout à fait légale puisqu'elles accomplissaient leur devoir de citoyennes en essayant de prévenir un crime de génocide et que le fait de placer des missiles à Greenham Common contrevenait au Genocid Act de 1969. Le lendemain, cinq autres femmes sont condamnées dans les mêmes conditions après avoir refusé de ((respecter la paix)). Une sixième, par contre Helen Jones, accepte d'être liée par serment et paie la somme de 100£ exigée. Elle porte un badge où on peut lire : ((gardienne de la paix légalisée)). Après le jugement elle s'explique : «On m'a simplement demandé de préserver la paix, ce que je fais depuis 14 mois. Je considère que le tribunal a finalement rejoint le mouvement pour la paix.» L'humour anglais garde tous ses droits !

Résultat immédiat de ces condamnations : toute la Grande Bretagne est indignée parce qu'il



est évident que les femmes emprisonnées sont tout sauf des criminelles. Rien n'aura autant popularisé la lutte des femmes de Greenham Common. Et on peut lire dans le Guardian du 18 novembre : «Le point de vue de ces femmes repose sur la base morale très solide: il ne faut pas menacer avec ce qu'on n'est pas prêt à utiliser et un individu ne devrait pas permettre à d'autres de faire en son nom ce qu'il n'est pas prêt à faire lui-même. Les femmes de Greenham Common ont dit qu'elles ne veulent en aucun cas pousser sur le bouton et elles refusent que quelqu'un d'autre l'appuie en leur nom».

Finalement, elles sont 23 en prison. Elles ne rendent pas la vie facile à leurs geôliers. Pour commencer, elles refusent de travailler. Puis, elles veulent savoir quelles provisions sont prévues pour les prisonnières en cas de guerre nucléaire et déplorent qu'elles auront du mal à dévisser 4 portes suffisamment rapidement pour construire un abri anti-nucléaire en cas de conflit, comme le recommande le gouvernement. Emprisonnées d'abord dans des prisons ouvertes, on les transfère rapidement dans des prisons fermées à cause de leur influence délétère. Il faut dire qu'une septantaine de personnes ont installé un petit camp pour

la paix près de la prison de Drake Hill.

Pendant tout leur séjour les femmes sont inondées de télégrammes, de messages de solidarité et de fleurs. Quand elles sortent de prison, elles sont riches d'une expérience supplémentaire qu'elles ne manquent pas de diffuser.

«Pour nous, ce fut facile de passer 15 jours en prison mais il y a des femmes à Holloway qui sont là pour des mois et des années. Elles ne sont pas les vraies criminelles. Les vrais criminels sont les fabricants de bombes.»

Rebecca Johnson poussa l'analyse du monde carcéral un peu plus loin. ((L'expérience de la prison nous politise vraiment. J'ai passé 5 jours à Holloway puis j'ai été transférée dans une prison ouverte dans le Kent. Les prisons fermées sont dures physiquement et les geôliers sont sévères dans leurs méthodes de contrôle. Les prisons ouvertes qui, superficiellement, sont plus libres exigent que les femmes intériorisent leur emprisonnement. L'autorité repose sur le pouvoir d'empêcher des remises de peine pour toute infraction aux règlements de la prison. Les femmes sont encouragées à surveiller et à dénoncer les autres, créant une atmosphère de défiance qui facilite le contrôle de l'autorité. A cause de cela, beaucoup de femmes

disent préférer les prisons closes où elles savent au moins où elles se trouvent et sur qui elles peuvent compter. Malgré ces conditions, les autres prisonnières se sont montrées très intéressées par Greenham et notre campagne contre les Cruise et nous ont promis leur soutien à leur sortie. Certaines ont même écrit des poèmes de paix qu'elles glissaient sous nos portes de peur de se faire pincer. L'un dans l'autre, nous apprîmes un tas de choses sur les femmes rejetées et incarcérées de notre société de liberté. Le lien entre leurs expériences et notre campagne a augmenté notre détermination.))

Les femmes embrassent la base

C'est encore Rebecca Johnson qui annonce dans une conférence de presse la rencontre internationale des 12 et 13 décembre 1982 à Greenham Common. Cette date commémore la 3^e année de la décision de l'OTAN d'installer des missiles en Europe en commençant par les 96 missiles de Greenham Common en décembre 1983.

Elle rappelle la position des Femmes pour la Paix : «Ces missiles seront sous contrôle américain. Or les USA n'ont pas dissimulé qu'ils voulaient bien risquer une guerre nucléaire en Europe. Souvenez-vous de la réflexion d'un militaire américain devant les ruines fumantes d'un village rasé au Vietnam : «Il était devenu indispensable de détruire ce village en vue de le sauver.» Nous, Européens, nous devons prendre la pleine responsabilité de notre propre paix afin d'éviter qu'ils ne nous «sauvent» par une guerre nucléaire. Les armes nucléaires représentent l'aboutissement mortel et logique du précepte que «la force est juste» qui a été utilisé pour justifier l'oppression des femmes par les hommes, le racisme et l'exploitation des peuples du Tiers-Monde.

A Greenham, nous avons décidé de rejeter les tactiques violentes. Elles peuvent susciter l'intérêt rapide des médias mais elles ne sont pas capables de changer quoi que ce soit. User de violence pour prouver que violence et guerre sont néfastes est absurde.))

En ce mois de décembre, les conditions de vie de la douzaine de femmes qui restent sur place sont des plus primitives. Plus de tentes ni de caravanes mais de grands draps de plastique étendus à l'aide de cordes, l'eau est à plus de cent mètres. Depuis le début de l'occupation, un millier de femmes a campé la au moins une nuit et les autorités de Newbury cherchent encore toujours à les déloger. Et le dimanche 12 décembre convergent vers Greenham Common, des milliers et des milliers de femmes, a peu près 20 à 25 mille souvent accompagnées d'enfants et parfois de leur mari pour «embrasser la base». «Nous voulons embrasser la base avec nos bras de la même façon qu'on prend dans ses bras un enfant malade)). Cinq mille hommes sont venus aussi. Les femmes avaient décidé qu'ils ne participeraient pas à la chaîne mais seraient invités à s'installer aux entrées de la base et à s'occuper des enfants et des sandwiches. «Pendant des siècles, les hommes sont partis à la guerre et maintenant les femmes quittent leur foyer pour la paix.»

«Nous ne voulons pas d'hommes dans l'action que nous menons aujourd'hui parce que nous voulons autre chose, une alternative, une approche non-violente». Ce genre de déclaration constituait la réponse des femmes de Greenham Common qui avaient lutté pendant des mois contre toutes les tentatives de récupération ou de prise en main de leur mouvement par des groupes militants soit du CDN, qui d'autre part mobilisa intensément pour la journée, soit par des groupes trotskystes, influents en Grande Bretagne.

Toutes celles qui ont vécu cette journée parle d'un moment inoubliable ! Une organisation très lâche où les femmes sont appelées à se débrouiller seules pour jouer le rôle le plus efficace possible et donner libre jeu à leur imagination. Et elle va effectivement se déchaîner ! Les femmes avaient été invitées à se munir d'objets pour décorer l'horrible grille qui entoure la base. On leur avait aussi proposé d'apporter des boules de laine. A part cela, pas un slogan n'avait été concocté d'avance, pas un calicot n'avait été pré-

paré et sur quinze kilomètres de grilles, elles vont accrocher les objets les plus divers, humanisant l'inhumain, ici des photos d'enfants, là un poster ou le bonnet d'un bébé ou une robe de mariée ou des calicots qu'elles créent de toutes pièces à l'aide de bouts de laine ou d'herbe, des recettes de cuisine, des colombes, des symboles de paix, une bouteille vide de rhum, des milliers de ballons, des légumes, des déclarations de l'ONU ou des droits de l'homme, des albums de famille, des jouets d'enfants, des montres (Combien de temps nous reste-t-il ?), des couvertures de Spare Rib et Outwrite (journaux féministes) et des tas d'inscriptions telles que : «La Guerre est l'envie menstruelle», «Je veux choisir ma mort» (sur un paquet de cigarettes), ou encore, «Maggie Thatcher est un homme)). Et à un moment donné, elles se donnèrent toutes la main et embrassèrent les 15 kilomètres de grillage. 3.000 femmes sont encore sur place le lendemain et entreprennent un blocus des entrées de la base par sit-in. Pour compliquer l'action de la police qui ne peut décemment pas charger des groupes de femmes non-violentes, elles ont imaginé la tactique de la «toile d'araignée») qui consiste à se ligoter entre elles à l'aide de ces fameuses boules de laine qu'elles avaient proposé d'amener. Les policiers n'arrivent plus à les enlever une à une à cause de l'imbrication de la laine et sont contraints d'utiliser des ciseaux pour les séparer les une des autres et les emmener.

Le succès de cette manifestation frappe la Grande Bretagne comme un coup de massue et les Femmes pour la Paix de Greenham Common atteignent pour la première fois la notoriété internationale. Les Tories sont pris de panique et mettent en place un système de contre-programme destiné à renverser la vapeur tandis que les Travailleurs annoncent déjà qu'ils sont prêts à postposer l'installation des missiles. De leur côté, les femmes, gonflées à bloc, continuent leur action. Dès la semaine suivante, elles décident de se rendre à la discothèque du samedi soir qui fonctionne à l'intérieur de la base et qui accueille des femmes de Newbury. Elégamment

vêtues, elles se feront passer pour des habitantes de la petite ville et passent le contrôle policier sans problème. Le loup est dans la bergerie ! Il est en effet interdit aux hommes de la base de converser avec les Femmes pour la Paix. Tout en dansant et en prenant un verre elles tentent de convertir les G.I. à leur cause. Commentaire des femmes : ((Maintenant, au moins, ils savent que nous sommes des êtres humains)).

A l'aube du jour de l'An, 70 femmes tentent de pénétrer dans la base à l'aide d'échelles. Parmi elles, une grand-mère de 73 ans, Nell Logan, qui avoue d'ailleurs être un peu nerveuse. Elles se font pincer avant que toutes ne soient passées mais trop tard cependant pour empêcher les 44 femmes qui se trouvent à l'intérieur de la grille de courir vers les silos. Elles grimpent au haut d'un silo qui constitue une petite colline à 10 mètres du sol, et se tenant par la main, elles entonnent des chants anti-nucléaires encouragées et acclamées par les femmes restées à l'extérieur. Le but de l'opération était de prouver que les travaux pour l'achèvement des silos avaient été accélérés. Les 44 femmes sont emmenées par les flics et une fois de plus inculpées pour atteinte à la paix. Un sondage a montré que l'action des Femmes pour la Paix de Greenham Common avait eu un impact considérable et inattendu dans l'opinion britannique et en particulier chez les femmes.

Elles ont participé à la manifestation organisée à Bruxelles le 8 mars dernier qui a réuni plus de 5.000 femmes de 23 pays différents à l'initiative de la section américaine de la Ligue internationale des femmes pour la paix et la liberté. Lynne Jones de Greenham Common y fit une intervention remarquée, bien dans le ton de ces combattantes pour la paix : «Nous devons prendre le contrôle de nos vies dans nos mains au lieu de l'abandonner à nos gouvernements qui de toute façon s'en fichent comme de l'an quarante.))

Il nous reste à présent d'essayer de savoir qui sont ces femmes capables par leur créativité sans cesse renouvelée de faire obstacle à une politique démente mais acceptée par la plupart des pays européens.

Mais qui sont-elles ?

On estime que parmi les 20 à 25.000 femmes, de tous âges, venues manifester le 12 décembre, une majorité se revendique de la gauche ou du mouvement écologiste. Mais un grand nombre d'entre-elles sont cependant beaucoup plus difficiles à situer. Pour «Spare ribs», «ces milliers de femmes sont venues exprimer leur peur du futur. Le monde nucléaire dans lequel nous vivons est un authentique cauchemar. Que des femmes s'unissent pour s'y opposer est en soi un mouvement positif. Cependant, quelques doutes surgissent au milieu de tous ces beaux sentiments. Elever le féminin - orientée vers la famille maternelle - au rang de force naturelle pour la paix ne semble ni historiquement correct ni particulièrement féministe)).

Parmi les femmes qui occupent, certaines ont abandonné ou postposé des études, d'autres ont renoncé à un bon job. D'autres, enfin, ont quitté un mari apparemment consentant qui s'occupe des enfants et elles retournent de temps en temps chez elles pour maintenir les liens familiaux. Suite à des critiques acerbes l'une répliquera : «Il y a des gens pour dire que je ferais mieux de consacrer mon temps à mes enfants. C'est exactement ce que je fais - je consacre mon temps à mes enfants.)) Motivations de quelques-unes de ces femmes :

Helen Jones, 46 ans, qui représente aujourd'hui une figure de proue - bien que les femmes refusent tout leadership - a quitté sa maison en septembre 81. Son mari a renoncé à son travail d'électricien pour se consacrer à leurs 5 enfants. «Les missiles Cruise ont changé ma vie, explique-t-elle. Si vous m'aviez dit en septembre que j'allais passer le reste de l'année à manifester, j'aurais dit que vous étiez fou. «Je n'ai jamais participé à une action de masse auparavant. Maintenant je me sens tout à fait concernée.))

Jayne Luckett est la parce qu'elle veut que son fils de vingt mois atteigne un jour l'âge de 20 ans.

Sarah Green (27 ans), qui a abandonné son travail dans un centre de réhabilitation psychiatrique, veut arrêter le placement des missiles.

Gillian Booth, une universitaire, avait lu au tribunal, pour sa défense, un long poème où elle se disait coupable de vouloir survivre.

Susan Lamb (27 ans) considère que les missiles représentent la mort pour elle et ses enfants.

Rebecca Jones, étudiante, rejoint le camp après avoir visité Hiroshima.

Mary (32 ans) estime qu'elle se devait de s'impliquer davantage dans le mouvement pour la paix et a laissé sa fille de 11 ans auprès de son mari.

Hiro Sumpter (39 ans) d'origine japonaise, considère l'enjeu d'une telle importance qu'elle vit dans le camp avec son fils âgé de trois ans etc, etc...

La guerre des sexes ?

Comment ces femmes venant d'horizons si divers, aux motivations différentes, ont-elles opté pour un mouvement non mixte ? Il n'est pas douteux que parmi elles se trouvent également des féministes mais cela n'explique pas tout. Rappelons qu'elles se définissent comme non-violentes, non sexistes et non-racistes.

Elles relient sans aucun doute possible l'image de l'homme à la violence, et l'une d'entre-elles ajoute : « Nous ne voulons pas d'hommes dans le camp parce que dès qu'il y a des hommes, il y a organisation. Voici, sur ce sujet, les impressions d'un journaliste sur la manifestation : « Nous étions 5 à y aller - 3 femmes et 2 hommes - et dans la voiture nous discussions s'il était normal que la manif soit uniquement pour femmes. Tous, à des degrés divers, nous estimions que c'était une erreur. Pourquoi des hommes n'y participeraient-ils pas ? Cependant, au retour, nous reconnaissons que l'idée d'une manifestation pour femmes seulement avait été bonne, un brillant coup de théâtre ! Heureusement, les hommes - seuls ou à deux - se voyaient généralement accordé le bénéfice du doute et admis à se mêler librement aux femmes. Peut-être les femmes, par nature, sont-elles plus indulgentes et anarchiques ? Une fois seulement je fus informé courtoisement et froidement que les hommes étaient sensés se trouver à



l'entrée orange pour s'occuper de la crèche. Je me sentis à ce moment comme une femme qui serait entrée dans le bar pour hommes de Gymkhana Club. Pour un homme, tout était passablement frustrant. Pourquoi n'avaient-elles pas apporté des ciseaux pour couper les fils de fer ? Pourquoi leurs inscriptions étaient-elles si mal foutues ? Pourquoi n'y avait-il personne pour donner des ordres ? Plusieurs fois, je dus me mordre les lèvres pour ne pas donner de conseils qu'on ne me demandait de toutes façons pas et qu'on ne désirait pas. Et à mesure que la journée avançait, l'importance d'une manifestation de femmes semblait de plus en plus évidente)). La frustration masculine va trouver une expression dans le « Guardian » qui va être inondé de lettres pour ou contre la mixité et qui alimenteront une polémique pendant plusieurs jours. La première série de lettres de lecteurs fut publiée sous le titre significatif « Une campa-

gne pour la paix qui alimente la guerre des sexes. »)

Pour conclure, laissons la parole à l'une des correspondantes du Guardian, Ruth Wallsgrove : « Aussi longtemps que les hommes s'obstineront à vouloir être au centre de tout ce qui se passe dans notre société, nous aurons besoin de manifestations pour femmes seulement... La séduction de la violence n'opère absolument pas sur moi. Trop d'hommes - même ceux qui militent dans le mouvement pour la paix - pensent encore qu'il est plus glorieux de renverser une grille que d'élever des enfants. Je pense qu'ils utiliseraient profitablement leur temps en méditant sur cet état d'esprit et sur sa relation avec la violence nucléaire plutôt que de s'attaquer aux féministes qui ont tant fait pour mettre en évidence la violence endémique mâle de notre société »).

Edith Rubinstein

Dernières nouvelles...

Le week-end pascal a été dominé par des manifestations pacifistes gigantesques en RFA, en Suisse, aux Pays-Bas, en Grande-Bretagne. **Pas** en Belgique, mais il se prépare une manif monstre le 23 avril à **Florennes**.

Les femmes de Greenham **Common** se sont associées au CDN (Campagne pour le désarmement nucléaire) pour former une chaîne de 24 km à travers, comme disent les pacifistes, « la vallée nucléaire » : partie de Greenham Common, base nucléaire, la chaîne passait par le centre de recherche sur le programme nucléaire Trident à Aldermaston, et aboutissait à une usine d'armement produisant des ogives nucléaires à Burghfield. La route était jalonnée par 14 points d'où des milliers de ballons seraient lâchés dès que la chaîne serait complète. Le CDN estimait que 40.000 participants étaient nécessaires pour constituer la chaîne. Il y en eut à peu près le double et tôt dans l'après-midi, les ballons furent lâchés, protestation spectaculaire et colorée contre la guerre nucléaire.

Signalons que le conseil de **Newbury** s'apprête à lancer un nouvel ordre d'expulsion contre les femmes de Greenham **Common**. Dans ce but ils ont voté une nouvelle réglementation qui interdit notamment de planter des tentes sur le territoire de la commune. Les femmes auront à inventer une nouvelle parade. Bizarrement, un nouveau mouvement de femmes vient de naître : ((Femmes pour la Défense)). Il croit que l'avenir des familles sera mieux préservé par une politique de défense. La responsable du CDN, Joan Ruddock, parle de « combine » : « Ceci ressemble à un coup monté. »

Ce mouvement de femmes « Pour la défense » m'en a rappelé un autre dont on n'a parlé qu'une seule fois dans la presse, lors de sa soi-disante création, quand en 1970, le mouvement féministe était en pleine expansion. Il était censé défendre les valeurs féminines pour le plaisir de l'homme !

Femmes contre la crise

Ce 5 mars, la manifestation «femmes contre la crise» a rassemblé quelques 3.000 femmes. A la tête, les travailleuses licenciées de Bekaert-Cockerill, Concord-Lightning et des Galeries Anspach.

Si la situation est grave pour tous les travailleurs, pour nous, travailleuses, elle est pire.

C'est, entre autres, ce qu'exprimaient les femmes, ce 5 mars 1983.



La Journée Internationale des Femmes - Bruxelles, Journée pour la Paix – Journée STAR

La manifestation du 8 mars, Place de Brouckère, clôturait le week-end pour la Paix et rassembla quelques 10.000 femmes venues des Etats-Unis, des Pays-Bas, de la RFA, d'Italie, d'Espagne, de France, de Finlande, de Suède, de Norvège, du Danemark, du Royaume-Uni, d'Australie, du Canada, de Belgique et soutenues par d'innombrables messages venant du Sri Lanka, de Nouvelle-Zélande et d'ailleurs.

STAR (Stop The Arms Race) était, à l'origine, destinée à recueillir les signatures des stars qui accepteraient de soutenir une action pour la paix. Cette campagne, qui débuta le 8 mars 1982 (Journée Internationale des Femmes) éveilla intérêt et enthousiasme aussi bien aux Etats-Unis, où elle débuta, que dans d'autres pays. Une pétition

fut signée, non seulement par des stars, mais par des milliers de personnes.

Ce 8 mars, une délégation de STAR rencontra des responsables de l'OTAN. Ceux-ci n'étaient, il va sans dire, guère favorables aux exigences de STAR qui réclament : le désarmement total et global, l'interdiction d'installer des nouveaux missiles, le démantèlement de tous les missiles existants.

C'est sur ces revendications et pour la Paix que des milliers de femmes défilèrent dans les rues de Bruxelles. D'autres manifestations avaient lieu, au même moment, dans d'autres pays. Espérons que le message passera.

P.N.



Concord Lighting - Rotalux : des ouvrières en lutte

L'affaire Concord-Lightning-Rotalux, où 89 ouvrières travaillaient encore à la fin de l'année dernière, a connu un bien curieux épilogue. Cette lutte nous intéresse à plusieurs égards : d'abord, il s'agit d'un personnel presque exclusivement féminin. Les problèmes qui se posent ne seront donc pas de "ordre de la discrimination mais on peut cependant se demander si cette lutte aurait connu le même déroulement si des hommes? avaient été concernés. Non pas par défaut de combativité des femmes, bien au contraire, mais parce qu'elles ont été lâchées lamentablement par leurs directions syndicales...

Souvenez-vous, à la fin décembre la direction profite d'un week-end pour enlever, «en stoemelings», une partie des machines et annonce ensuite la couleur : 54 licenciements, réduisant le personnel ouvrier à 35 unités.

Au niveau syndical deux attitudes se dégagent rapidement : des permanents (les mêmes que pour Bekaert-Cockerill) très mous, sont prêts à donner satisfaction au patronat, tandis que la plupart des délégués de l'entreprise appellent à la résistance. La position des permanents est d'autant plus surprenante que la crédibilité syndicale est en jeu : en effet, un protocole d'accord avait été signé par la direction et les syndicats en juillet 82 qui stipulait entre autres que les préavis étaient retirés définitivement. Et pourtant, 6 mois plus tard, la direction le dénonce unilatéralement en utilisant des procédés inqualifiables. Voilà un précédent bien dangereux et on voit mal pourquoi les patrons se sentiraient encore liés par une quelconque convention.

LE PATRON JOUE ET GAGNE

La direction accorde 130.000 frs net à toute travailleuse licenciée et prévoit un investissement qui permettra de sauver 35 emplois à condition de n'entreprendre ni grève ni arrêt de travail. Le chantage est mis en place.

Deux mois plus tard, a une réu-

nion de la commission paritaire des fabrications métalliques, direction et syndicats signent un préaccord qui envisage notamment la réintégration du personnel licencié contre son gré. A cette date il reste six ouvrières «licenciées contre leur gré». En effet, 14 ouvrières avaient «accepté» leur licenciement le 7 février, suite à des pressions, elles seront 34 le 20 février et 48 le 8 mars ! Le 9 mars, par un vote de 22 voix pour et 15 contre, l'assemblée générale du personnel approuve la proposition de règlement qui prévoit la «réintégration» de 41 personnes (35 + 6) et des investissements visant à stabiliser l'emploi à 35 personnes en échange de la paix sociale.

La réduction à 35 ouvrières est programmée pour le 31 juillet 1983. Si les primes de départ ne permettent pas d'arriver à ce chiffre, la direction procédera à de nouveaux licenciements mais sans protestation syndicale. On voit donc que non seulement la direction est arrivée à ses fins mais qu'elle a obtenu en sus la paix sociale. A moins... que les syndicats ne se sentent pas tenus à respecter leur signature face à de pareils interlocuteurs ; mais je crains fort qu'il n'en soit rien. Comment en est-on arrivé là ? Outre l'apathie syndicale, la division du personnel, habilement entretenue par la direction, va jouer un rôle important tout en soulevant en même temps un problème de taille.

Petit retour en arrière

Au lendemain de l'accord de juillet 82, le personnel est soudé par une solidarité remarquable. La direction va entreprendre un travail de sape et de division par l'intermédiaire du personnel de maîtrise, chargé de colporter continuellement des bruits de fermeture d'entreprise. La nervosité va s'installer parmi les ouvrières et détériorer leur entente. Le 8 février, 40 femmes sont avisées nommément par lettre de leur licenciement. Parmi ces 40 licenciées se trouvent 10 déléguées syndicales qui sont invitées à renoncer à leur

protection syndicale, sans quoi la direction se verra obligée de licencier 10 autres ouvrières à leur place. On imagine le désarroi de ces déléguées placées devant un dilemme aussi scandaleux ! Les permanents leur conseillent de renoncer à leur protection mais heureusement, les ouvrières, qu'elles soient licenciées ou non, seront plus sensibles au danger couru par le mouvement syndical tout entier : en assemblée, elles invitent les déléguées à refuser le chantage car sinon comment trouver encore un délégué d'entreprise combatif !

Comment qualifier l'attitude de ces permanents ? Inconscience ? ou pire, trahison ? Et dans un cas comme dans l'autre, ne devrait-on pas en tirer les conséquences ?

La démocratie est-elle bien la démocratie ?

Quoi qu'il en soit, le lendemain 9 février un petit groupe d'ouvrières se réunit et décide d'arrêter la production. Dès le matin suivant un piquet de grève est installé. Il est composé de 20 femmes licenciées auxquelles se sont ajoutées deux ouvrières courageuses non licenciées et des militants de la région. Les femmes qui viennent reprendre le travail refusent l'affrontement mais un communiqué commun CSC-FGTB s'insurge contre un piquet composé en grande partie par des personnes extérieures à l'entreprise, non décidé par l'ensemble du personnel et réclame une décision en assemblée générale du personnel. Elle se tient le 20 février et est sanctionnée par un vote en faveur de la reprise du travail. 31 ouvrières non licenciées votant pour, contre 22 qui refusent de voter et parmi lesquelles se retrouvent les licenciées. La question qui va se poser, est celle de la valeur démocratique de ce vote. Finalement, les piquets resteront en place jusqu'à la conclusion du préaccord.

Et de tous les côtés, on va se réclamer de la démocratie. A la CSC de Charleroi, les ouvrières qui désirent reprendre le travail, s'insurgent contre le non-respect d'un vote majoritaire. Et la direction, qui s'était pourtant

distinguée, comme nous l'avons vu, par ses méthodes de pirate et la violation de l'accord de juillet 82, explique, dans un communiqué, que sa décision de transférer l'entreprise a été imposée par une minorité agissante, à l'encontre de toute démocratie, et oui compromet l'emploi du personnel restant.

Par contre, la déléguée principale FGTB de l'entreprise, Rolande Demeure dira : «Si les statuts syndicaux permettent aux travailleurs de se diviser entre-eux et de condamner ceux qui, victimes de licenciement, se battent contre le patronat, alors il faut revoir les statuts.»

Et les licenciées ajoutent : «La démocratie ne consiste pas à supprimer le droit d'une minorité agressive de se défendre.»

Ce conflit et son déroulement m'ont inspiré quelques réflexions : les femmes ne sont-elles pas constamment confrontées à ce type de démocratie ? A Bekaert-Cockerill déjà on a vu une assemblée de 200 hommes

non licenciés voter en faveur du licenciement de 13 femmes. Comme si ces voix pouvaient avoir le même poids !

A Concord-Lightning, on peut se demander si le résultat du vote aurait été le même si on avait ignoré qui serait licencié, si chacune avait pu se croire dans le lot, si on avait tiré au sort par exemple. Les ouvrières licenciées l'ont bien compris : «La démocratie syndicale ne consiste pas à exiger de 10 ouvriers qu'ils se sacrifient sans broncher sous prétexte de «sauver» d'autres emplois, particulièrement si cette «nouvelle forme de démocratie») revient, en fait, à faire condamner au chômage les ouvriers licenciés par ceux qui conservent (pour combien de temps ?) leur emploi».

Cette forme de démocratie formelle, celle du nombre, nous la retrouvons à tous les échelons de la société : dans les syndicats, dans les partis, dans les communes, au parlement, chez les patrons.

Majorité contre minorité, ou une manière pour un groupe majoritaire de résoudre les problèmes sur le dos des catégories auxquelles il n'appartient pas ? La question est posée et les femmes ne devraient pas être les dernières à y réfléchir.

Edith Rubinstein

Au colloque Masculin/ Féminin organisé par les Ateliers du GRIF et le Centre d'Anthropologie culturelle de l'ULB

Nicole Echard - 10 mars 83

Nicole ECHARD «Système symbolique et pratique des femmes, remarques sur le culte de possession Hausa (Niger)»



Remarque préliminaire : Hausa ne désigne pas une ethnie mais une langue utilisée aussi bien dans des zones rurales qu'urbaines par près de vingt millions de personnes.

La perspective de la recherche poursuivie par Nicole Echard était d'approcher la question de la domination des hommes sur les femmes aux plans symbolique et social ; le terrain étudié se limitait à un petit groupe de vil-

La conférence a débuté par une explicitation de la place occupée par les femmes dans cette société Hausa. En fait, on observe une juxtaposition de deux sociétés : celle des femmes d'une part et celle des hommes d'autre part, aux unes sont confiés les soins du ménage, l'éducation des enfants, mais aussi des activités rémunérées (culture de tomates, fabrication de céramiques,...) bien différenciées de celles des hommes pour éliminer toute concurrence ; aux autres

appartiennent la prise de décision sociale et les enfants.

Les femmes sont réparties en catégories : jeunes filles pubères, femmes enceintes, prostituées, femmes lettrées, femmes ménopausées. Cette classification recoupe les classes d'âge, la fécondité, l'(in)-dépendance économique. Le capital social de la femme est son sexe entendu comme «machine à bébés» ; on apprend donc aux filles comment gérer convenablement ce capital. Nous pouvons remarquer que dans la catégorisation décrite plus haut seules les femmes lettrées sont définies en dehors de toute connotation sexuelle.

Le corps des femmes est perçu comme un récipient clos, imparfait, d'où s'écoulent des substances pas claires ; alors il reste aux femmes à saigner le moins possible donc à être enceintes le plus souvent possible.

Ces quelques pistes étant tracées, nous voici arrivés au culte de possession Hausa. L'utilité de passer par ce biais pour approcher le thème qui nous occupe est que ce culte est le lieu privilégié de l'accès au symbolique, à la représentation, et aussi peut-être parce que l'acquisition de la «prêtrise» améliore considérablement le statut social de la personne. La mixité est de règle et - théoriquement - chacun des agents sociaux peut y participer et accéder à toutes les fonctions hiérarchiques (excepté les bouchers, métallurgistes, tanneurs et sorciers). Les adeptes se groupent par village, ou groupe de villages autour du chef de la possession, le prêtre.

Voyons tout cela de plus près : 1. au niveau pratique : l'étude a porté sur un échantillon de 98 adeptes (71 femmes et 27 hommes) ; ils ont été possédés par environ 80 génies dont $\pm 60\%$ sont masculins et 30% féminins. D'autre part si la majorité des pratiquants sont féminins, une petite minorité acquiert la fonction de prêtre (1 femme pour 3 hommes).

2. au niveau symbolique : l'univers des génies, considéré comme le doublet du monde humain permet de décoder la réalité sociale et les événements qui surviennent à la commu-

nauté et aux personnes. Les génies expriment souvent ce qui ne peut être dit par les humains (par exemple, de nouveaux génies ont critiqué l'action du gouvernement nigérien lors de la famine qui a ravagé le Sahel). Première observation : le rapport homme/génie est assimilé à la relation conjugale. Le génie chevauche l'adepte, son cheval ; l'adepte est considéré comme l'épouse du génie ; on peut aussi établir un parallèle entre la cérémonie du mariage et celle d'initiation.

Le panthéon des génies est instable : des nouveaux s'intallent, des périmés s'en vont, certains restent (ils sont légués avec le patrimoine familial). Il est mixte, mais doublement dominé par le masculin tant au niveau quantité qu'au niveau qualité.

Tout adepte est possédé par au moins deux génies : les femmes peuvent être chevauchées par des génies masculins ou féminins, de même pour les hommes. Souvent les adeptes féminins sont possédés par des couples de génies ou plutôt par des génies féminins qu'elles dotent d'un mari, elles ne font pourtant pas de même lorsqu'elles sont possédées par des génies masculins célibataires. D'autre part, les génies qui possèdent les femmes attestent d'une infériorité sociale flagrante : génies captifs, s'occupant de besognes domestiques, griottes (musiciennes), sorcières,... Elles ont peu de nouveaux génies, pour leur malheur parce que l'apparition d'un nouveau génie facilite l'accès aux fonctions cultuelles. Les images féminines sont divisées en deux types : celles du discours majoritaire, on y voit la femme-enfant, un peu vamp et nullipare ; la femme libre à la tête d'une maison de courtisanes ; une autre symbolisant le désir sexuel... Dans le discours minoritaire (deuxième type), on trouve une nouvelle génération de génies s'inscrivant dans les problèmes liés à la fécondité, par exemple les sorcières responsables de la procréation et ses accidents.

L'univers symbolique féminin est donc particulièrement réducteur, il enferme les femmes dans la procréation et ses annexes. La domination des hommes est assurée.

Marina De Ridder

Françoise Héritier - 11 mars 83



hommes : elles les terrorisaient avec des masques. Un jour, grâce au Soleil (le chaud), les hommes comprennent le subterfuge et se vengent en tuant toutes les femmes sauf les toutes jeunes, non encore initiées par les aînées et qu'ils se réservent comme épouses. Le mythe peut ainsi être transmis aux hommes seulement puisqu'il n'est plus resté aucune «mémoire» de femme.

En voici deux...

Celui de la tribu des Baruyas n'est pas mal non plus : les femmes sont créatives (plus que les hommes) mais dans le désordre. De leur imagination sont nés l'arc et les flèches mais... par manque «d'ordre» elles tiraient en arrière. Les hommes leur ont pris les arcs et les flèches (donc la chasse) et ils ont visé... juste !



En voici trois...

Sans aller si loin dans l'espace, mais en remontant plus haut dans le temps, les anciens Grecs ne brillèrent pas non plus par leur modestie : l'homme est comme le feu : chaud et sec ; la femme est comme l'eau : froide et humide. Le chaud et le sec sont des valeurs positives, le froid et l'humide sont des valeurs négatives. Ainsi, la laitue, comme les femmes, est froide et humide : elle n'est consommable que par les femmes. Gare aux hommes qui y prendraient goût... ils deviendraient impuissants. (Tiens, tiens, la laitue comme contraceptif masculin

lin et naturel ? A breveter illico... !)

En voici quatre...

Etrangement, les mêmes paires duales : chaud/froid, sec/humide, masculin/féminin se retrouvent aussi en Chine sous forme de yin et de yang et pourtant les Grecs ne sont pas allés jusque là...

De la stérilité au pouvoir

Les enfants, tous sexes confondus, c'est chaud.

Jusqu'à la puberté, les filles sont chaudes.

Viennent les menstrues, elles refroidissent.

Partent les menstrues, elles chauffent !

En voici cinq...

Ainsi, chez les Iroquois, il y a quelques «grandes femmes». Ce sont les matrones, choisies parmi les meilleures des femmes âgées. Elles ont un pouvoir à un niveau assez important par l'intermédiaire d'un représentant masculin. Elles ont notamment le pouvoir d'empêcher les guerres en mettant leur veto et, si ce veto ne suffit pas, elles refusent de préparer la nourriture pour les guerriers (là-bas donc, ventre creux a bonne oreille !).

En voici six...

Dans une autre tribu, une femme stérile retourne chez son père et reçoit sa part-garçon de bétail qu'elle fera fructifier. Quand son avoir est suffisant, elle épouse une ou plusieurs femmes et aura des enfants avec ces femmes par l'intermédiaire d'un serviteur. Les enfants considèrent cette femme comme leur père !

Et voilà tout...

Pour bien asseoir leur domination, les hommes se sont réservés des domaines faussement ou réellement compliqués - tout en obligeant les femmes à rester dans des rôles précis et moins valorisés. Ainsi, même si la cueillette couvre jusqu'à 70 % des nécessités de la tribu, c'est la chasse qui est valorisée.

N.B.

J'ai déjà entendu quelque chose comme ça quelque part, et pourtant je voyage très peu...

F.F.

J'ai écouté Françoise Héritier au Colloque organisé par les Ateliers du Grif et le Centre d'Anthropologie de l'ULB.

Françoise Héritier est professeur au Collège de France. Elle est la deuxième femme nommée dans cette haute institution qui date de 1852... !

Dans un exposé d'une heure, Françoise Héritier nous a donné une vision générale de la domination du masculin dans toutes les sociétés. Ce billet n'est, ni de loin, ni de près, un compte-rendu de l'exposé. Mais il me plaît de vous conter ici quelques coutumes d'ailleurs, histoire de vous «sucrer le bec», comme disent les Canadiennes.

Mythe, où es-tu, que fais-tu ?

Dans certaines régions, le mythe explique que l'ordre social masculin est dû à la violence des femmes.

En voici un...

Ainsi, en Terre de Feu, les femmes n'ont aucun pouvoir. Elles sont brutalisées, terrorisées par les «masques» portés par les hommes. Et le mythe raconte : Avant, avant, les hommes étaient dans une situation abjecte de soumission. Les femmes, aidées par la Lune (le froid), avaient trouvé le moyen d'effrayer et de soumettre les

Livres d'enfants

Le groupe «Changeons les livres et les livres d'enfants» existe depuis 3 ans. Il est né d'une constatation : les manuels scolaires qu'utilisent chaque jour des milliers de filles et garçons sont truffés de schémas qui ne sont plus conformes aux réalités vécues aujourd'hui. Les situations présentées ne reflètent que des stéréotypes concernant des attitudes, des comportements, des rôles dans lesquels il revient imperturbablement que les femmes font le ménage et que les hommes sont des héros.

Le groupe a donc analysé 300 livres recueillis dans les écoles primaires et en a établi un bilan dont la lecture apparaît tour à tour affligeante ou comique.

Parallèlement à cette recherche, une exposition itinérante accompagnée de diapositives et d'une conférence tente de sensibiliser un public de professeurs, d'élèves et de parents d'élèves.

Cette année, le groupe poursuit sa recherche par l'analyse des livres scolaires du secondaire afin d'y déloger également les stéréotypes.

Une autre étude a démarré en même temps : elle vise à trouver ou à retrouver dans différents domaines (littérature, histoire, arts, sciences) des femmes qui s'y sont illustrées ou qui ont contribué par leur travail ou par leurs luttes au bien-être de la société ou encore des femmes qui, par leur personnalité, pourraient servir de modèles. Car, outre la dénonciation des exemples tendancieux dans les manuels scolaires, le groupe voudrait y introduire des exemples valorisant de femmes, des modèles permettant aussi l'identification des petites filles et des adolescentes.

Une intervention auprès des auteurs et des éditeurs de livres est en cours ainsi que le lancement d'un prix du meilleur livre scolaire non-sexiste, prix doté d'une somme d'argent et patronné par la Commission française de la Culture.

Adresse de contact :

Changeons les livres
rue de Chambéry, 16
1040 Bruxelles
Tél. : 02/649.40.88.

Vacances...

Si vous partez en vacances à Londres ou aux Etats-Unis, il vous sera possible de faire une excursion qui célèbre l'histoire des femmes. Des groupes de femmes de Londres et de Chicago ont débusqué leurs traces historiques et publié un petit guide qui permet à chacune de découvrir les lieux que hantaient les femmes du passé.

«Walking with Women through Chicago History» \$ 4,95.
WWW. 2013 Prairie, Chicago, Illinois, 60616.

«Feminist History - A Sponsored Walk» «Rights of Women», 374 Grays, Inn Road, London WCL.

Signalons encore l'existence à Seneca Falls, dans l'état de New York d'un «Parc National Historique des Droits de la Femme». Il a été inauguré en juillet dernier. Et c'est à Seneca Falls que s'est tenue, en 1848, la première conférence des droits de la femme.

On nous communique de Berlin

Une exposition d'artisanats féminins au niveau européen aura lieu à Berlin de fin 1983 à début 1984. Il s'agit de rassembler et de montrer des œuvres en bois faites par des femmes. Celles qui sont intéressées à participer sont priées d'envoyer une photo de leur œuvre, avec indication des mesures, et ceci avant le 30 avril 83.

L'exposition donnera lieu à des exposés, films et débats qui

auront pour thèmes l'historique du travail du bois par les femmes, leur participation à des mouvements comme le Werkbund et le Bauhaus, leur exclusion de la production industrielle, la revalorisation de l'artisanat, etc...

Adresse de contact :

DOROTHEA SCHEMME
KOBURGERSTRASSE 4 D
1000 BERLIN 62

Une parole de femmes sur «Air Libre»

LIBRE A ELLES»

Lancez-les le mardi de 12h30 à 13h sur 100.3 mgh

CE SAMEDI 30 AVRIL 1983, le Vrouwen Overleg Komitee organise une journée d'étude ouverte sur l'ÉROGROGRAPHIE à Elcker-Ik, A vers

- si tu as toujours haussé les épaules avec indifférence quand on parlait porno...

- si tu estimes que la lutte anti-porno est puritaine et constitue un pas en arrière...

- si tu dis : moi aussi j'aime des photos de nus...

- si tu penses qu'en ce moment il y a bien d'autres problèmes pour retenir l'attention...

MAIS AUSSI

- si tu es indignée face à la violence à laquelle les femmes sont soumises dans la porno...

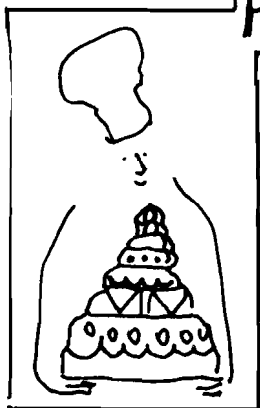
- si tu veux faire quelque chose contre l'industrie de la porno et du sexe...

dans ce cas, viens le 30 avril 1983 à Elcker-Ik, rue Breughel, 31-33. Renseignements au VOK : tel : 03/232.55.33.

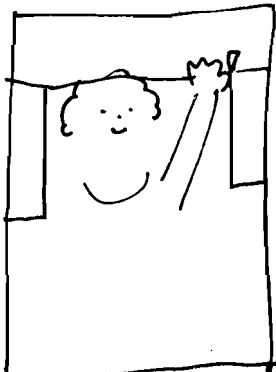
POURQUOI TOUJOURS CECI ?

quand ILS cuisinent, ils sont artistes. quand ELLES cuisinent, ELLES sont ménagères.

Maman fait la lessive;
Papa fume la pipe



Le garçon.
Le livre.
La fille.
La casserole.



La bibliothèque de l'université des Femmes

La bibliothèque est accessible à toutes et tous sans condition préalable (financière ou autre). Ouverture de 10 à 17 h tous les jours de la semaine et le jeudi jusqu'à 19 heures, elle offre une large gamme de documents sur le féminisme, la condition féminine et féministe.

En toute quiétude, vous pourrez consulter les ouvrages de références, les revues féministes d'ici et d'ailleurs, des dossiers thématiques,...

Dans chaque numéro de *Chronique* sont reprises toutes les nouveautés reçues en service de presse auprès des éditeurs (mentionné dans ce cas sp) ou achetées par l'Université des femmes (mentionné dans ce cas acq.), ainsi que les dons.

PSYCHOLOGIE, PSYCHANALYSE

- *Le complexe de Cendrillon*, DOWLING Colette, Grasset, 1982, 284 p., acq.

- *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*, GREEN André, éd. de Minuit, 1983, 280 p. (coll. «Critique»), sp.

- *Le désir et la perversion*, AULAGNIER-SPAIRANI Piera, CLAVREUL Jean, PERRIER François e.a. ..., Seuil, 1981, 205 p. (coll. Points n°124 ; Sciences Humaines), acq.

ETHIQUE-MORALE

- *Les femmes et le sens de l'honneur : quelques réflexions sur le mensonge*, RICH Adrienne, éd. du remue-ménage, 1979, 16 p., acq.

- *Les femmes et l'alcool : La Fontaine de Lilith*, COSTA-MAGNA Michèle, Denoël, 1981, 182 p., acq.

FÉMINISME

- *Féminisme et socialisme aux Etats-Unis*, textes du parti socialiste des travailleurs, présentés par LE CALVEZ Françoise, U.G.E., 1979, 251 p. (coll. 10/18 ; 1291), acq.

- *Les femmes à la recherche d'une quatrième dimension*, FRIEDAN Betty, Denoël, 1969, 143 p., (coll. «Femmes»), acq.

- *L'émancipation féminine, par des militantes F.A., suivi de «Libre amour, libre maternité»*, ROBIN Paul, éd. du Groupe Fresnes-Antony de la Fédération Anarchiste, 1981, 43 p., acq.

- *Douze ans de femmes au quotidien : 1970-1981, douze ans de luttes féministes en France*, LA GRIFFONNE, La Griffonne, 1981, 64 p., ill., sp.

TRAVAIL PROFESSIONNEL

- *Employment trends and the family*, RIMMER Lesley et POPAY Jennie, Study Commission on the Family, 1982., 107 p., acq.

- *De positie van de vrouw in de Europese Gemeenschap : beraadslagingen in het Europese Parlement, Parlement Européen*, Bureau des Publications Officielles des Communautés Européennes, 1981, 293 p., sp.

DROIT

- *La femme & le crime*, BERTRAND Marie-Andrée, L'aurore/éd. l'Univers, 1979, 224 p., (coll. «Exploration»/Sciences humaines), acq.

- *Le démantèlement en droit comparé : étude comparative des causes d'inexistence, de nullité du mariage, de divorce et de séparation de corps, dans les systèmes européens*, POUSSON-PETIT Jacqueline, F. Larcier, 1981, 680 p., acq.

LITTÉRATURE — PHILOLOGIE

- *La poétique du mâle*, COQUILLAT Michelle, Gallimard, 1982, 472 p. (Coll. Idées n° 459 ; Sciences Humaines), acq.

- *Femmes de lettres au XIX^e siècle : autour de Louise Collet*, sous la dir. de Roger BELLET, Presses Universitaires de Lyon, 1982, 320 p., sp.

Cette étude regroupant entre autres correspondance et documents témoins, nous donne un aperçu de la misogynie qu'une

femme écrivain devait affronter à l'époque.

- *La Lise*, FAVRE Brigitte, éd. des Femmes, 1982, 277 p., sp.

- *Des histoires ordinaires*, ENOUF Michèle et GUILBERT Nicolas, Luneau-Ascot, 1982, 158 p., ill., sp.

En quelques mots ou quelques lignes, Michèle Enouf campe ses personnages dans le quotidien. Du petit vécu, des réflexions aigres-douces, des jeux de mots alliant le touchant et l'humour : une récréation à prendre entre deux bouquins ardu. Les dessins de Nicolas Guilbert illustrent abondamment le livre.

- *Le bon plaisir*, GIROUD Françoise, éd. Mazarine, 1983, (roman), 297 p., sp.

- *Le personnage féminin dans le roman maghrébin de langue française : des indépendances à 1980, représentations et fonctions*, NISBET Anne-Marie, éd. Naaman, 1982, 189 p., sp.

- *Pierre Klossowski : le corps impie*, WILHEM Daniel, U.G.E., 1979, 294 p. (coll. 10/18 ; 1323), acq.

- *Ryder*, BARNES Djuna, Christian Bourgeois, 1982, 308 p., sp.

- *Les belles de Tunis*, MOATI Nine, Seuil, 1983, 346 p., sp. Chronique tunisienne de 1850 à l'indépendance de la Tunisie, racontée à travers trois générations d'une famille juive. Scènes de misère, scènes des mille et une nuits, ce livre se lit agréablement, comme un divertissement de vacances. Les personnages, et notamment les trois femmes dont la vie nous est narrée, manquent malheureusement de profondeur psychologique.

- *La maladie de la mort*, DURAS Marguerite, éd. de Minuit, 1982, 60 p., sp.

- *La femme séparée*, LAEDERACH Monique, Fayard/L'Aire, 1982, 474 p., sp.

L'héroïne nous explique la solitude vécue après une séparation conjugale, confondue avec une certaine marginalité et comment cette solitude lui a fourni un champ d'investigations propices

à la reconstruction d'une identité nouvelle.

- *Le roman de Sophie Trébuchet*, DORMANN Geneviève, Albin Michel, 1982, 343 p., sp. (voir compte-rendu)

- *Les bons*, FRENCH Marilyn, éd. de l'Acropole, 1980, 446 p., sp. (roman)

- *Pour oser folie*, CARPENTIER Elisabeth, éd. d'Utopie, 1978, 64 p., acq.

- *L'écrit des femmes : paroles de femmes des pays d'Oc*, LO TEATRE DE LA CARRIERA, Solin, 1981, 181 p., acq.

- *Lettre d'amour de Femmes*, HA-MILTON Reina, éd. du remue-ménage, 1981, 201 p., ill. acq.

- *La nouvelle poésie féminine*, Poésie 1, Marabout, 1975, 190 p., n° 39-40, janvier-avril 1975, don.

HISTOIRE

- *La femme et les médecins : analyse historique*, KNIBIELER Yvonne et FOUQUET Catherine, Hachette, 1983, 333 p. (coll. «La force des idées»), don.

- *Mythologie de la femme dans l'Ancienne France, XVI^e-XVIII^e siècle*, DARMON Pierre, Seuil, 1983, 221 p., sp. De tous temps, l'infériorité de la femme a servi d'alibi à l'homme pour se protéger de la peur éprouvée face au pouvoir féminin. Le discours misogyne a permis la légalisation de l'infériorité de la femme dans la réalité quotidienne.

BIOGRAPHIES

- *La dernière Bonaparte*, BERTIN Célia, Libr. Académique Perrin, 1982, 433 p., sp. (voir compte-rendu)

- *Marie de Bourgogne*, DUMONT Georges-Henri, Fayard, 1982, 366 p., sp.

L'auteur nous convoque à approcher le personnage de Marie de Bourgogne qui se forgera un règne solide au cœur d'une Europe traîtresse, imposant le respect à ses ennemis et conquérant l'amour de son peu-

ple et dont la destinée sera brisée par un tragique accident.

- *Dix femmes qui ont marqué leur époque*, BUSIEAU Marcel et LIZIN Anne-Marie, Marcel Busieau, 1982, 175 p., ill., don.

DIVERS

- *Agenda femmes 83*, La Grif-fonne, F. Maspéro, 1982, 62 p., ill., sp.

REVUES

- Bulletin n° 28, février 1983
- W.i.r.e.s. n° 139, février 1983 n° 140, mars 1983.
- La Gazette parallèle n° 55, février 1983.
- Cédif Info n° 17, février 1983.

- Femmes suisses et le mouve-ment féministe, février 1983, mars 1983.

- Women's Research and resources Centre Newsletter n° 2, février 1983.

- Le nouveau F n° 12, février 1983, n° 14, avril 1983.

- Oxygène n° 4, février 1983.

- Broadside, vol. 4 n° 4, février 1983.

- Kinesis, février 1983.

- Marianne, janvier/février/mars 1983.

- Courage n° 2, février 1983 - n° 3, mars 1983, n° 4, avril 1983.

- Breaking Chains - Alra n° 30, mars/avril 1983.

- Masques n° 17, printemps 1983.

- L'Espoir, mensuel de libéra-tion de la pédophilie n° 3, mars 1983.

- Femmes d'Europe n° 29, janvier/février 1983.

EDUCATION-ENSEIGNEMENT

- *Egalité de l'enseignement général et professionnel pour les filles (de 10 à 18 ans)*, BYRNE Eileen M., Commission des C.E., 1979, 102 p., (coll. Etudes-série éducation n°9, juillet 1978), sp.

ETHNOLOGIE-ANTHROPOLOGIE

- *Le matriarcat psychologique des Bretons : essais d'ethnopsychiatrie*, CARRER Philippe, Payot, 1983., 190 p., sp.
Au départ, c'est à titre de psychiatre que Ph. Carrer

aborde l'analyse de la pathologie mentale du peuple breton. Frappé par la spécificité de la structure familiale basée sur le matricentrisme ainsi que d'autres facteurs ethnoculturels typiques, il élargit ses investigations par l'adoption des métho-des ethnopsychiatriques.

- *La stratégie du sexe : l'évolution du comportement humain*, FISHER Helen E., Calmann-Levy, 1983, 270 p., sp.
Essai dans lequel H.E. Fisher établit l'hypothèse selon laquelle les structures sociales existant entre les individus résultent de la disponibilité sexuelle plus grande de la femme parmi toutes les espèces de la planète. Histoire de la sexualité humaine, cet ouvrage enrichira notre connaissance de l'évolution du comportement humain.

FEMMES ETRANGERES-CONDITIONS ET LUTTES

- *Des couteaux contre les femmes*, AUFFRET Séverine, éd. Des Femmes, 1982, 297 p., sp.
En détruisant le voile de l'obscurantisme derrière lequel se pratiquent les mutilations sexuelles, en remontant le fil de l'histoire jusqu'aux temps pré-historiques, S. Auffret démontre que l'excision aurait été pour l'homme un moyen radical d'abolir le pouvoir féminin et de nier le mythe de la femme. Sa démarche permet donc une prise de conscience par les femmes de leur identité collective.

RECITS - TEMOIGNAGES

- *La Palestine fleurira*, PELLE-TIER Louise de Gonzague, éd. Naaman, 1982, 107 p., sp.
Un livre où une Québécoise relate la réalité palestinienne, qu'elle prend à cœur et témoigne du dynamisme qui se dégage hors de ce quotidien de souffrances.

- *«Il n'y a pas lieu, madame...»*, ROBERT Isabelle, éd. du remue-ménage, 1979, 83 p., acq.

- *La mère empêchée*, GIRON Paule, Seuil, 1978, 118 p., acq.

- *Moi, Jeanne Castille, de Louisiane*, CASTILLE Jeanne, Lunau-Ascot éd., 1983, 222 p., sp.

Symbolise l'histoire du peuple de Louisiane par l'amour incondi-tionnel que l'auteur porte à son pays et illustre l'attachement des Acadiens à la langue française.

RELIGION - MYTHOLOGIE

- *Les chrétiens et la prostitu-tion*, CHAUVIN Charles, éd. du Cerf, 1983, 123 p. (coll. Dos-siers Libres), sp.

- *L'initiation féminine*, GUCLIERO Francine, éd. Friant, 1982, 141 p., sp.

L'initiation entendue ici comme un ensemble de rites et d'ensei-gnements oraux qui marquent le passage de l'état de nature en morale de la culture (valeurs spi-rituelles), est le plus souvent l'affaire des hommes ; la femme étant considérée comme être naturel dans la plupart des sociétés, elle n'a aucun passage à effectuer et ne peut accéder à aucune révélation, elle est por-teuse aussi de pouvoirs secrets dangereux pour la société, la culture. A travers la description de différentes initiations féminines (en Assyrie, le culte d'Ishar, en Egypte, le culte d'Isis, le vaudou haïtien, la franc-maçonnerie féminine,...), l'auteur éclaire la mutation qui s'opère dans l'initiation fémi-nine, c'est-à-dire le passage d'une condition sociale soumise à l'homme à un état de liberté et d'illumination.

SOCIOLOGIE

- *Le divorce-boom*, COL-LANGE Christiane, Fayard, 1983, 292 p., sp.

L'augmentation de l'espérance de vie et la complicité de la société au mariage expliquent l'ascension vertigineuse du nombre de divorces au cours des deux dernières décades. La culpabilité des parents divorcés par rapport aux enfants n'est pas forcément justifiée et si le divorce est toujours un «acci-dent existentiel», il permet néanmoins une remise en ques-tion et peut s'avérer une expé-rience positive.

- *Elle court, elle court, la famille...*, SURY Ghislaine de, Casterman, 1982, 155 p. (coll. ((l'école des parents))), sp.
Ou comment concilier la famille et les exigences de la vie active sans se laisser dévorer.

- *Naissance de la famille moderne, XVIII^e-XX^e siècle*, SHORTER Edward, Seuil, 1977, 372 p., (coll. Points His-toire n°47), acq.

POUVOIR

- *Les hommes de pouvoir, ou les nouveaux féodaux*, PAILLET Marc, Denoël, 1983, 201 p., sp.
Une étude sur la puissance des hauts fonctionnaires et des diri-geants des grandes entreprises en France.

SEXUALITE-HOMOSEXUALITE

- *Education et sexualité*, MAUCO Georges, Armand Colin, 1975, 223 p., sp.
Plutôt que de refouler les pul-sions sexuelles chez l'enfant, celles-ci doivent être mises à profit par la transformation de l'énergie libidinale en dyna-misme créateur orienté vers l'environnement social et affectif.

- *Questions de femmes*, NICO-LAS Jean, F. Maspéro, 1979, 103 p., acq.

- *Bibliographie des homosexua-lités*, COUROUVE Claude, Courouve, 1978, 27 p., acq.

AVORTEMENT - CONTRACEPTION

- *L'avortement en Belgique*, JACOBS Viviane, Inst. Emile Vandervelde, 1980, 191 p. (Note de documentation 80/N 1)

- *Bébé Contriie. comment faire un bébé et... comment ne pas en faire*, MAYLE Peter & ROBBINS Arthur, Ramsay, 1982, 52 p., ill., sp.

Destiné aux adolescents, on lira tout de même avec beaucoup d'amusement ce petit syllabus de la contraception qui s'avère de par son langage et plus encore par ses illustrations direct et efficace.

PORNOGRAPHIE - PROSTITUTION - EROTISME

- *Mosaïque de la pornographie : Marie-Thérèse et les autres*, HUSTON Nancy, Denoël/Gonthier, 1982, 221 p. (Coll. «Femme»), sp.
Une contribution essentielle à

l'analyse féministe de la pornographie, ici mise en relation avec la prostitution. L'auteur dénonce aussi l'hypocrisie ou l'inconscience qui permet aux intellectuels au nom de la liberté d'expression, de donner une image humiliante de la femme dans la littérature pornographique ou érotique.

EXPRESSION ARTISTIQUE MEDIAS

- *Femmes, de l'enfance à la vieillesse, 1929/1955*, BING Ilse, éd. des Femmes, 1982, 86 p. d'ill., sp.
Superbe album illustrant des femmes à tous les âges de la vie où l'expression commune que reflètent tous les visages est la sincérité.

- *Lili et Nadia Boulanger*, éd. Richard-Masse, 1982, 103 p.,

ill. (La revue musicale n° double 353-354), sp.

- *La jouissance-cinéma*. EIZYKMAN Claudine, U.G.E., 1976, 312 p. (coll. 10/18 ; 1016), acq.

- *Nues*, ROCHE Christiane, J.M. Carité et Marie Fougère éd., 1981, 16 ill., acq.

CORPS, MATERNITE PATERNITE

- *La femme : être mère dans la sérénité*, AGUIRRE de CARCER Alvaro (Dr), AA éd., 1982, ill., sp.

Ouvrage didactique de la grossesse et de l'accouchement, abondamment illustré ; il est néanmoins dommage que l'auteur ait trouvé utile d'assortir des informations scientifiques de commentaires moraux paternalistes et naïfs à l'égard de

la psychologie féminine.

- *Les pères aujourd'hui : colloque international, Paris 17-18-19 février 1982, Conseil supérieur de l'information sexuelle de la régulation des naissances et de l'éducation familiale*, I.N.E.D., 1982, 199 p., sp.

Aperçu très complet des nouvelles tendances de la paternité, analyse en profondeur les différentes étapes que présument la fonction paternelle et la conception d'un enfant, en abordant le contexte sociologique des relations conjugales aujourd'hui. Bibliographie remarquable sur le sujet.

- *La part du père*, DELAISI de PARSEVAL Geneviève, Seuil, 1981, 319 p., acq.

- *Ces hommes qui nous accouchent*, JAUBERT Marie-José, Stock/2, 1982, 222 p., p., don.

- *Accouche et tais-toi ! Des femmes parlent*, TITCHANE Gisèle, éd. Le Centurion, 1980, 207 p., don.

- *Journal de grossesse d'un père célibataire*, LEENHARDT Pierre, Presses de la Renaissance, 1982, 189 p., acq.

- *La mère abusive*, WIART-TEBOUL Hélène, éd. Le Hameau, 1983, 207 p., sp.
Une psychotérapeute s'est Penchée sur des faits divers célèbres comme les cas de Violette Nozières, du docteur Petiot, des sœurs Papin, de figures telles que Jean Jaurès, Louise Michel, des cas chimiques..., pour nous familiariser avec différentes images de mères abusives et avec les conséquences pour les enfants parfois désastreuses, toujours excessives. Dommage qu'aucune analyse psychologique ne vienne étayer ces récits.

Anne de Vilaine La mère intérieure

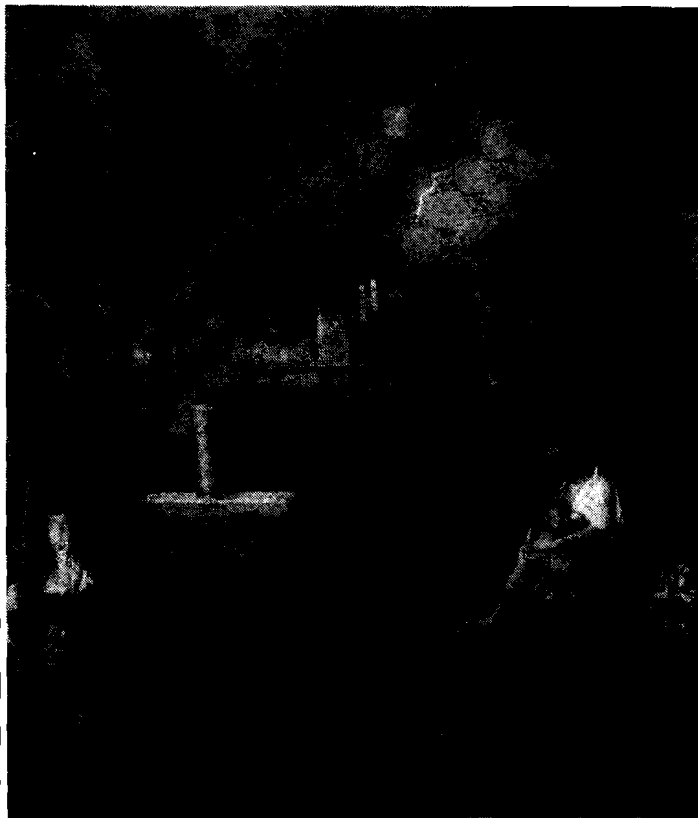
Au départ, Emilie est agacée par sa mère et son ressentiment pour elle devient vite du mépris ; elle se promet bien de ne jamais ressembler à cette femme qui l'a mise au monde... jusqu'au jour où la maladie intervient et révolutionne les sentiments, les rancœurs. Emilie est envahie par les mêmes angoisses qu'une mère éprouve face à ses enfants. A partir de cet événement, elle procède à une auto-analyse psychanalytique et prend conscience du cheminement de vie de sa mère, de la féminité et du fait qu'une femme n'est jamais acceptée dans son intégrité. Ensuite, c'est la course contre la mort, une lutte acharnée contre la mort de la mère à laquelle l'héroïne s'associe, comme vivant le même calvaire de déchéance physique, décrivant d'une façon très réaliste le dernier instant passé au chevet d'une agonisante, avec la crainte de ne pas trouver les mots adaptés à la circonstance.

Le récit se situe à deux niveaux : le premier étant consacré à la narration des événements, le

second aux monologues intérieurs de l'héroïne riches de tant de réflexions fertiles, notamment lorsqu'elle en appelle aux hommes : « Mais mourez donc ! Cessez d'avoir peur, de vous rétracter, de vous ronger les ongles, de vous infliger des mutilations de peur d'être blessé par l'amour, le plaisir, les femmes. Cessez de rompre de peur d'être rejeté hors de la matrice, de repousser le sein de peur qu'il ne vous soit enlevé. Evanouissez-vous, perdez connaissance de ce qu'on vous a enseigné, laissez-vous surprendre, étonner, émerveiller, dépayser, désorienter comme dans une ronde les yeux bandés. N'ayez crainte, vous pourrez sortir du cercle. Ils sont tous là à vous tirer à vous en arracher les bras, car c'est dans la quadrature du cercle qu'on vous condamne toujours à vivre l'amour ».

La mère intérieure, Anne de Vilaine, Mercure de France, 1982

A.V.S.



Célia Bertin

La dernière Bonaparte



Librairie *Académique* Perrin - 433 p.

Il s'agit de Marie Bonaparte qui joua un grand rôle dans le mouvement analytique français et dont ce livre célèbre en quelque sorte le centième anniversaire de la naissance.

Les biographies nous permettent de plonger dans un milieu et dans une époque, de suivre un destin et de comprendre la naissance d'une œuvre, ce dernier point me paraissant tout à fait essentiel.

Or ici, tout démarre lentement. Après un long rappel généalogique, Marie entre enfin en scène. Nous n'ignorons rien, et c'est normal, de la mort de sa mère à sa naissance, de sa vie solitaire entre un père entièrement consacré à ses recherches scientifiques et une grand-mère avide d'argent et de reconnaissance sociale, mais rien non plus de ses bonnes d'enfant et des institutrices (françaises, anglaises et allemandes) chargées de lui donner une éducation malgré tout très sommaire et surtout sans diplôme car cela risquerait de nuire à son établissement dans la vie (?). Puis c'est son mariage mirifique avec le Prince Georges de Grèce qui la fait entrer dans le petit monde des familles royales, la ronde de ses amants (elle est frigide et ce sera un des problèmes de toute sa vie), ses lectures, ses déplacements conti-

nus, les savants ou les grands de ce monde qu'elle a pu rencontrer, ne serait-ce qu'une fois. Et enfin, à la page 239, mais il faut dire qu'elle a déjà quarante et un ans, Marie lit (*L'introduction à la psychanalyse*) de Freud et cela va déterminer la suite de sa vie. Elle entre en contact avec les premiers analystes de Paris, deux ans plus tard elle commence une analyse didactique avec Freud à Vienne, et tout de suite elle développe une amitié personnelle avec lui, qui a déjà soixante-dix ans, et est considérée en France comme la plus proche du maître. Elle traduit ses œuvres, elle participe à la formation de la Société Psychanalytique de Paris et à la Revue Française de Psychanalyse, elle écrit beaucoup, elle prend des patients...

Le malheur c'est qu'à partir de l'analyse de Marie, c'est-à-dire au moment où cela nous intéresse le plus, le livre s'emballa. Alors qu'il s'est traîné jusque là, de façon assez agréable d'ailleurs pour une biographie, il semble que l'auteur manque de place, comme si le contrat d'édition prévoyait un certain nombre de pages à ne pas dépasser. Alors tout s'entrechoque : la vie familiale, la vie mondaine à travers toute l'Europe, les événements historiques, les luttes d'influence dans les milieux psychanalytiques. On est submergé.

Comme depuis sa plus tendre enfance, Marie tient **plusieurs journaux** intimes et continue à le faire, comme elle entretient **des correspondances** suivies, on ne comprend vraiment pas **quand** et comment elle a pu **travailler**. Ecrire des livres, et **même** des articles, cela prend du temps, il y faut un minimum de documentation et de méthode. Sur tout cela, aucun renseignement. Soudain, Marie a écrit un livre, voilà. Elle en écrira beaucoup d'autres, et même une étude sur Edgar Poe de 922 pages dont Freud lui fera compliment ! Elle prend aussi des patients en analyse. Comment est-ce possible ? Elle ne passe jamais plus de trois semaines au même endroit. On a beau comprendre qu'une analyse dans les années 1930 ce n'est pas tout à fait aussi contraignant que maintenant, on a beau nous dire au détour d'une ligne qu'elle les emmène dans ses déplacements, c'est troublant. D'autant qu'on ne peut s'empêcher de s'interroger sur ce qu'elle doit à sa fortune et à sa position sociale. L'auteur sem-

ble considérer que ce fut surtout un **handicap** dans la mesure où elle eut à vaincre la très vive désapprobation de toute sa famille en s'engageant dans une **vie professionnelle**, mais Marie elle-même se rend bien compte de toutes les facilités que cela lui donne ne serait-ce que pour entrer en contact avec les gens qui l'intéressent. «*Me garderait-il ruinée ?*» se demande-t-elle quand Freud l'accepte en analyse avec quelque réticence. Et aurait-elle joué un si grand rôle dans la psychanalyse française si elle n'avait pas financé en grande partie la Société et la Revue ? Il n'en reste pas moins que Marie Bonaparte est un personnage attachant. Et sa vie, qui n'est certainement pas celle de la moyenne des femmes, reste cependant révélatrice de leur difficulté à harmoniser les rôles sociaux qu'on attend d'elles en tant qu'épouses et que mères, avec une vie personnelle et un investissement professionnel. Un cas tout à fait exemplaire, quoique exceptionnel, de la vie éclatée des femmes.

G. S

Geneviève Dormann Le Roman de Sophie Trébuchet

Albin Michel 342 pp.

«*Mon ambition*»), dit G. Dormann, «*n'a été que de raconter une histoire qui m'a passionnée et qui fera peut-être sortir de l'ombre cette Sophie Trébuchet, tellement méconnue*»).

En effet, l'image de Sophie Trébuchet, jusqu'alors, n'a été que brièvement évoquée dans les biographies de Victor Hugo, son fils, en mettant davantage en lumière son rôle de mère que sa vie de femme. Il en est de même dans les biographies qui lui sont consacrées. Et Dieu sait si cette vie est passionnante comme un roman tragique et d'aventures, qui se déroule sur fond historique : Terreur, Directoire, Restauration. Ce silence est dû au fait que Sophie Trébuchet a eu une vie

incompatible avec la morale traditionnelle de la fin du siècle passé et de la première moitié du nôtre. Victor Hugo lui-même travestit souvent la vérité.

«*A partir de faits vrais*», G. Dormann «*a extrapolé à la façon d'un détective*») et «*avec ses sens, son instinct et sa logique de femme*», elle «*a essayé de deviner ce qui, de Sophie, était resté obscur, pour les hommes qui ont tenté de comprendre son histoire*»). Il en résulte ce livre «*qui n'est pas une biographie classique mais qui n'est pas non plus un roman*»).

Ce livre est pourtant passionnant comme un roman, servi par le style imagé, vif et piquant de l'auteur.

L.T. 29

Sarah Kofman

Le respect des femmes

Ed. Galilée 1982

L'idéalisation des femmes m'avait toujours semblé suspecte. En effet pourquoi les hommes passeraient-ils leur temps à mettre sur un piédestal des êtres dont on sait **pertinence** bien qu'ils les considèrent comme faibles et inférieurs ? Et bien, Sarah Kofman dans un petit livre clair et pourtant subtil, vif, agréable à lire, nous montre à travers des textes de Kant et de Rousseau, que le respect des femmes, loin d'être une reconnaissance de la femme en tant qu'être moral, masque en réalité une opération de maîtrise : pour mieux la maîtriser, l'homme la tient en respect, à distance.

Qu'il s'agisse de Kant ou de Rousseau, l'élément déterminant dans l'élaboration de la morale est l'idée qu'ils ont de la femme, une vieille idée bien ancrée dans notre culture occidentale, celle qui met la femme du côté de la nature, de l'**animalité**, de la chair, de la sensualité, du mal. Bref, un danger permanent pour l'homme pensant qui malgré sa force et sa supériorité spirituelle risque bien de tomber dans les filets d'**Eve**, la pécheresse. Et ces messieurs d'élaborer des théories pour parer à la catastrophe.

Kant d'abord, fait jouer à la femme, à qui la pudeur enjoint de refuser ce que l'homme demande, un **rôle** capital dans l'apprentissage au respect de la loi morale. En éduquant l'homme à la chasteté, elle évite qu'il ne devienne une bête, ne se laisse aller à ses inclinations naturelles comme la volupté **«ce vice qui résulte de l'amour de la chair»**. Respecter les femmes, c'est donc passer du désir animal à l'amour et à la moralité, des sens à la raison, de ce qui d'Aristote à Freud est appelé **«féminin»** à ce qui de Freud à Aristote est dit **«masculin»**.

Les hommes y perdront en volupté (rassurons-nous il y a la putain pour compenser) mais ils gagnent en sécurité et en pouvoir puisque, grâce à l'écran protecteur du respect, de la mise à distance des femmes, ils sont

désormais à l'abri de la **«figure féminine»** mère toute-puissante et femme insatiable, et ne risquent plus de perdre leur virilité.

Chez Rousseau, le respect remplit la même fonction protectrice pour l'homme : il empêche l'accomplissement du désir **masculin** et la perte de vertu de la femme, deux situations fatales à l'homme qui se laisserait aller à la volupté et perdrait toute grandeur. Mais la pudeur des femmes ne suffit pas à écarter le danger. Il faut encore enfermer les femmes dans le cloître domestique pendant que l'homme au dehors est libre, homme.

La grande mystification de Rousseau consiste à fonder en nature l'enfermement des femmes et leur exclusion de la vie publique : la nature veut que la femme soit mère ; la nature veut que chaque sexe reste à sa place : les hommes, le sexe fort, actif, dehors ; les femmes, le sexe faible, passif, dedans. Alors c'est l'harmonie. Mais que les femmes se virilisent comme ces intellectuelles parisiennes que Rousseau compare à des filles de joie parce qu'elles se produisent en public et parlent à l'égal des hommes, que les hommes se féminisent parce que dépossédés de leur virilité par des femmes dominatrices, et c'est le désordre, le chaos.

Parlant toujours de nature, Rousseau répète la métaphysique la plus traditionnelle et ne fait que traduire ses fantasmes élémentaires (peur d'être enfermé à l'intérieur etc...). Tout fasciné qu'il soit par des femmes fortes, autoritaires et Kofman en donne maints exemples, Rousseau ne perd pas le nord dans son discours, car c'est son pouvoir qui est en jeu et pour le sauvegarder il faut empêcher les femmes de le briguer et donc il les enferme.

Ce livre remet les choses à leur place. Il montre que les constructions d'un Kant, les théories d'un Rousseau sont des opérations qui loin d'être purement spéculatives, sont au contraire très liées à la vie personnelle, aux idées toutes faites, aux pré-

jugés et surtout aux intérêts très directs de ces deux hommes. Ces opérations permettent de s'assurer un pouvoir total en s'appuyant, l'un sur la philosophie, l'autre sur la nature. Leur discours avait la prétention d'être neuf, mais il était déjà vieux comme le monde, et on

pourrait ajouter qu'il est malheureusement toujours d'actualité car nous entendons régulièrement le refrain ((rentrez chez vous, laissez-nous le travail occupez-vous de vos enfants. Ah, le rôle irremplaçable d'une mère...)

N.P.

An Blockmans-Delva Vrouwengeneeskunde in Vlaanderen tijdens de Late Middeleeuwen



L'historienne gantoise An Blockmans-Delva vient de publier la thèse de doctorat qu'elle a présentée à Leiden : **«Vrouwengeneeskunde in Vlaanderen tijdens de late middeleeuwen»**, **«La gynécologie en Flandre au Bas Moyen-Age»** (Uit. door het Genootschap voor Geschiedenis, Ter Zwanekerke 60, 8200 Brugge. Prix 550 F). A l'origine de sa recherche, un manuscrit du 15^e siècle : **«Liber Trotula»**. Trotula fut probablement écrit par une sage-femme et était destiné à des élèves-sage-femme ou des collègues. On peut en déduire que les accouchements étaient pratiqués par des femmes compétentes et expérimentées. Le manuscrit contient toute la connaissance gynécologique universitaire de l'époque et tente de l'adapter à la pratique quotidienne. On y trouve, en outre, des tas d'éléments provenant de l'expérience personnelle de la sage-femme. Si les méthodes de contraception et d'avortement ne sont pas décrites - tous deux interdits par l'Eglise - il est évident qu'elle y fut confrontée puisqu'elle décrit les soins

nécessaires à une matrice endommagée. Les médecins sont la cible d'une critique acerbe et il semble bien qu'ils en connaissaient beaucoup moins que les sages-femmes. Ce sont ces femmes que les tribunaux civils et religieux consultaient en rapport avec la médecine légale concernant des femmes. Il semble que jusqu'à 1550 ce soient des femmes qui aient exercé toute la science gynécologique.

Une sage-femme «jurée» était à la fois gynécologue, accoucheuse et chirurgienne. Elle pratiquait même des césariennes. An Delva déplore que les femmes qui ont écrit sur les femmes ne l'aient jamais ou rarement fait sous leur nom. Ce qui a permis à des universitaires, dans les siècles ultérieurs de s'attribuer impunément les publications des sages-femmes et de reprendre à leur compte, sans problèmes, l'expérience et les connaissances accumulées par ces femmes. Et An Delva de conclure : **«Pas étonnant que les femmes soient tellement absentes de l'histoire»**.

Officiel / Belgique

Commission du Travail des Femmes
Ministère de l'Emploi et du Travail
53, rue Belliard - 1040 Bruxelles
T. 0212309010

Commission consultative
de la Condition féminine
14, rue des Petits Carmes - 1000 Bxl
Tél. 0215125014

Le Service de la Femme
Ministère de la Communauté Française
4, Galerie Ravenstein - 1000 Bruxelles

Comité interministériel
pour le statut de la femme
c/o Cabinet du Premier Ministre
16, rue de la Loi - 1040 Bruxelles
T. 0215138020

Officiel / Europe

Bureau pour l'Emploi et l'Egalité
des Femmes
Commission des Communautés
Européennes
200, rue de la Loi - 1049 Bruxelles
Tél. 0212351111

Comité consultatif
pour l'égalité des chances
c/o Bureau pour l'Emploi et l'Egalité
des femmes ou Commission du Travail
des Femmes (cf. ci-dessus).

Commission d'Enquête sur la situation de la femme en Europe

c/o Mme Marie-Claude Vayssadt
Parlement Européen
97, rue Belliard
1040 Bruxelles

Coordination / Belgique

Communauté française

Comité de Liaison des Femmes
c/o Hedwige Peemans-Pouillet
(T. 0217334880)
la, place Quetelet - 1030 Bruxelles
pas de téléphone

Communauté flamande

Vrouwen Overleg Komitee
c/o Monika Abicht
(T. 0318289568)
7, Ambtmanstraat - 2000 Antwerpen
T. 0312325533

Les deux communautés

Femmes contre la crise
Contact national francophone
Micheline Nélisse
169, rue des Vennes - 4020 Liège
pas de tel
Contact national neerlandophone :
Marijke Colle
109, Heemeslaan - 9000 Gent

Coordination / Europe

CREW
Centre de Recherche
sur les femmes européennes
22, rue de Toulouse - 1040 Bruxelles
T. 0212304235

F et syndicats

C/o Femmes de la FGFB
c/o Marcelle Hoens
42, rue Haute - 1000 Bruxelles
Tél. 02/5118067 et 5116466

Service féminin de la CSC
c/o Anne-Françoise Theunissen
121, rue de la Loi - 1040 Bruxelles
tel. 0217356050

Mouvements féminins

Femmes Prévoyantes Socialistes
c/o Marie-Claire Musin
1-2 place Saint-Jean - 1000 Bruxelles
T. 0215136470

Vie Féminine
c/o Andrée Delcourt
111, rue de la Poste - 1030 Bruxelles

Associations de femmes

La Porte Ouverte
16, rue Américaine - 1050 Bruxelles

Solidarité Femme-Emploi
1a, place Quetelet - 1030 Bruxelles
T. 0212196518

Accueil : maisons et

Arlon
Maison des Femmes
37, rue de Diekirch
T. 0631214323
6700 Arlon

Bruxelles
Maison des Femmes
29, rue Blanche - 1060 Bruxelles
T. 02/5392766

Café des Femmes
"Les Griffes des Sorcières"
94, rue Lesbroussart - 1050 Bruxelles

Charleroi
"Comme chez elles"
7 bd d'Audent
6000 Charleroi

Liège
Maison des Femmes
6, rue du Pont - 4000 Liège

Café des Femmes
8, rue Nagelmackers - 4000 Liège

Mons
Groupe Femmes
105, bd Saintelette
7000 Mons

Mouscron
Groupe Femmes
c/o Véronique Bauwens
58, rue des Villas
7700 Mouscron

Namur
47, rue Notre-Dame - 5000 Namur.
Outre les services habituels (conseils
juridiques, informations sociales,...),
la Maison des Femmes organise une
boutique de vêtements à prix très
modérés, selon le système du dépôt.

Nivelles

Maison des Femmes
31, rue des Brasseurs
1400 Nivelles

Tournai
Groupe Femmes
c/o Bernadette Michenaud
7, place Verte
7500 Tournai

Verviers
Maison des Femmes
37, rue des Hospices
4800 Verviers

Wavre
Groupe Femmes
10, rue des Brasseurs
1300 Wavre

Oostende
Vrouwenhuis
2, Schilderstraat
8400 Oostende
T. 0591321471

Prendre l'air

Le point du jour
Grande maison isolée à la campagne.
Hébergement. Restauration.
Stages. Animation.
Possibilité d'accueillir des femmes
ou des groupes de femmes souhai-
tant organiser leur propre activité.

4260 Pitet (Fallais)
T. 0191699795

Centres de docume

Université Femmes
1a, place Quetelet - 1030 Bruxelles
T. 0212196107
Ouvert tous les jours, sauf le week-end
de 14h à 17h (jeudi: jusqu'à 19h).

L'une, l'autre
99, bd de Waterloo - 1000 Bruxelles
T. 0215386698

Le Lesbienaire
1, rue Herman Richir - 1030 Bruxelles
T. 0212166842

CREW
Centre de recherches
sur les femmes européennes
22, rue de Toulouse - 1040 Bruxelles
T. 0212304777

RoSa
62, Bondgenotenstraat, 1190 Brussel
T. 0213472477

Librairies

Les Rabouilleuses
221, chée d'Ixelles - 1050 Bruxelles
T. 0216484318

Dulle Griet
45, Tiensestraat - 3000 Leuven
T. 0161234123

Revues

Chronique
1a, place Quetelet - 1030 Bruxelles
T. 02/2196107

Lilith
7, Ambtmanstraat, 2000 Antwerpen
T. 0312325533

Périodique des Ateliers du GRIF
48, rue Em. Bouillot - 1060 Bruxelles
T. 0213453500
Le premier numéro est consacré
à la cinéaste Jutta Brückner.

Le Lesbienaire
1, rue Herman Richir - 1030 Bruxelles
T. 0212166842

Marianne
Cruyslei. 30
2200 Borgerhout

Femmes d'Europe
Commission
des Communautés Européennes
200, rue de la Loi - 1049 Bruxelles
T. 0217366000

Etudes féministes

Université des Femmes
1a, place Quetelet
1030 Bruxelles
Tél. 0212196107

Avortement / Contraception

Fédération belge
pour le Planning familial
et l'Education sexuelle
51, rue du Trône - 1050 Bruxelles
Tél. 0215115603
GACEHPA
Groupe d'action
des Centres extra-hospitaliers
pratiquant des avortements
Permanence: lundi et jeudi. 14h à 17h
51, rue du Trône - 1050 Bruxelles
Tél. 0215115603

u: ez: GACEHPA le
te de itie (20F minimum)
avec la liste complète des centres
extra-hospitaliers qui pratiquent
des avortements. et ce malgré
les procès en cours.

Comité pour la dépénalisation
de l'avortement
c/o Monique Geudin
23, rue A. Giron - 1050 Bruxelles
T. 0216491822

Viol

SOS Viol
Accueil, information, soutien
et centre de documentation
et de recherche sur les violences
sexuelles
la, place Quetelet - 1030 Bruxelles
T. 0212192802

SOS Viol Louvain-la-Neuve
24, rue des Blancs Chevaux
1348 Louvain-la-Neuve

Femmes battues

Bruxelles
19, rue Blanche - 1060 Bruxelles
T. 0215392744

Liège
9, rue des Sœurs de Hasque - 4000 Liège
T. 0411234285

Arlon
47, rue de Diekirch - 6700 Arlon
T. 0631214682

La Louvière
Fédération des Collectifs
de Femmes Battues
9, rue de Bouvy - 7100 La Louvière
T. 0641213303

Leuven
Federatie Vrouwen
tegen mishandeling
57, Justus Lipsiusstr. - 3000 Leuven
T. 0161233661

Namur
47, rue Notre-Dame - 5000 Namur
T. 0811715545

Education permanente

Centre féminin
d'éducation permanente
1a, place Quetelet - 1030 Bruxelles
T. 0212192802

Changeons les livres

Changeons les livres
16, rue Chambery - 1040 Bruxelles
T. 0216494088